

Les Ignobles

Huguette CONILH

*Au gay le plus cher à mon cœur
À Camille.*

*Et à tous ceux qui se cachent dans l'ombre
Pour qu'ils puissent se tenir la main en pleine lumière.*

11 mai 2007

Le bruit accompagne le mouvement machinal. La cuillère tourne dans le liquide comme les pensées dans l'esprit de Norbert. Il est assis devant la table de la cuisine, le regard fixé sur la pendule. Anna l'attend dans leur chambre, il doit se décider, bientôt ils ne seront plus seuls. On ne peut pas se faire la tête éternellement. Anna lui pardonnerait sans doute ses erreurs s'il allait la rejoindre.

La pendule n'a pas de chiffres. Sur le fond argenté hérissé de fourchettes, deux couteaux représentent la petite et la grande aiguille. Dans quinze minutes, il sera 11 heures, le moment de dresser le couvert. C'est une manie d'Anna de mettre la table avant de préparer le repas. Norbert réalise soudain qu'aujourd'hui, mercredi 11 mai, c'est leur treizième anniversaire de mariage et que cette pendule a le même âge. Sa tendance au cynisme refait surface malgré le caractère éprouvant de la situation. Il réprime un rire nerveux. Ses épaules frémissent sous l'effort et le bruit de la cuillère contre la porcelaine change de rythme. Le tintement ressemble à un appel.

Quelqu'un pousse la porte de la cuisine. Norbert tourne le dos au nouvel arrivant, mais il sait que son beau-père s'avance vers lui. Personne d'autre n'entrerait dans sa maison sans frapper. Il le sent tout près et peut même deviner la main en suspens au-dessus de son épaule.

— Allez la voir, propose Alexandre.

Norbert baisse la tête, tandis que sa cuillère reprend son tour de tasse. Il n'a pas dit un mot depuis quatre jours ; rien ne sert de discourir, le passé ne peut être défait ni refait. C'est étrange, personne ne lui en veut, ils font tous comme si...

— P'pa, c'est l'heure.

Rémi, le beau-frère de Norbert, vient d'entrer ; la réplique d'Anna au masculin : le même roux dans les cheveux, les mêmes nuances océaniques dans les yeux. Terminée la solitude, fini de passer en revue les bonnes raisons de rejoindre Anna et de lui parler avant son départ. Norbert se dit qu'il aura tout le temps de s'expliquer avec elle dans les semaines, les mois, les années à venir. À moins que ce ne soit une question de jours.

— Norbert, insiste Alexandre, je sais que c'est difficile, mais j'aimerais que vous soyez présent.

Des chuchotements derrière la porte indiquent que Rémi contrôle les arrivées. Cette hémorragie interne dans l'intimité de sa solitude trouble profondément Norbert. Il interrompt le mouvement de la cuillère et la pose à côté de la tasse. Son café est froid ; il n'en boit jamais

de toute façon. Il aime juste tourner la cuillère dans le liquide, le geste répétitif l'aide à réfléchir. Son beau-père a raison, Anna et lui ne peuvent se quitter fâchés ; il faut crever l'abcès. Norbert se lève, déplace sa chaise à l'autre bout de la pièce et décroche la pendule. Le miroitement lui renvoie le reflet de sa barbe qu'il n'a pas taillée depuis quatre jours.

La chambre est à gauche de l'entrée, qui elle-même s'ouvre sur la salle à manger. Il n'y a pas de couloir dans cette maison, pas d'endroit où se cacher des regards. Bizarre conception. Elle était déjà ainsi lorsqu'ils avaient emménagé et Anna n'avait rien voulu y changer. Elle se disait rassurée à l'idée d'avoir un œil direct sur la chambre de leur enfant à naître. Elle ne parlait que de ça depuis treize ans : avoir un enfant, au moins un. La descente aux Enfers aurait pu commencer à l'annonce de sa stérilité. Au lieu de ça, les choses s'étaient gâtées lorsqu'elle avait évoqué l'adoption. Norbert lui avait avoué, au cours d'une dispute, ne pas supporter la marmaille bruyante et puante qui fait le bonheur de toute mère. Il fallait être une femme pour aimer s'enchaîner à ce point !

Norbert doit traverser la salle à manger sous le regard des intrus qui ont envahi sa maison. Il hésite ; il n'y a pas d'autre issue, à moins de les flanquer tous dehors. De nouveau, les prémices d'un rire nerveux font surface. Il sent qu'il ne pourra pas finir cette journée ainsi, au bord de l'explosion ; la bombe éclatera fatalement. Un écran qui s'éteint une seconde avant la fin du décompte, ça n'existe que dans les films.

Il avance sous le regard de ceux qui n'osent pas l'intercepter. Ce n'est pas lui qu'ils observent ni l'objet qu'il tient serré contre son torse. Les têtes se lèvent vers les poutres apparentes du plafond. Les réponses à leurs questions y sont peut-être logées, comme une balle en plein cœur.

Au pied du lit, deux tréteaux recouverts de velours noir supportent une caisse en bois de chêne clair : Anna est allongée dedans. De chaque côté, deux hommes en noir attendent le signal pour libérer les vivants du macabre spectacle. Norbert s'autorise un sourire. Il pense à ces réflexions stupides entendues lors de sépultures. Non, les morts n'ont pas d'autre choix que de paraître paisibles. Les mourants grimacent, geignent, râlent ; les morts sont morts. Ils ne présentent rien d'autre au monde que le silence et un visage lisse. C'est la vie qui s'exprime, pas la mort. Telle est en tout cas la pensée de Norbert Loisot à cet instant. Comme pour contredire cette idée, Alexandre pose une main sur son épaule et dit :

— Elle a l'air tranquille, vous ne trouvez pas ?

Nouveau sourire, un peu plus triste celui-là. La femme qui était en mal d'enfant n'est plus. Sa femme. Et il l'a plus ou moins poussée dans ses retranchements. Depuis quelques mois, il la regardait s'enliser avec cet égoïsme qui lui servait de carapace et n'avait pas tenu

compte de ses avertissements. Le vide de l'absence avait eu raison de la courageuse Anna. Norbert passait trop de temps sur les chantiers, cela lui permettait de nier la souffrance de son épouse. Lorsqu'il ne travaillait pas, il occupait ses fins de semaine à aménager le rez-de-chaussée de leur maison. Dans son atelier de menuisier, il mesurait, débitait, ponçait le bois qui prenait l'apparence que désirait Anna. Mais l'ouvrage s'éternisait. Norbert faisait durer le plaisir, cela lui évitait les dimanches en tête-à-tête avec Anna. Tous deux n'avaient plus rien à se dire depuis longtemps.

Ce samedi-là, quatre jours auparavant, sa femme avait juré d'en finir avec la vie s'il partait sur son chantier. Norbert avait répondu par un ricanement dérisoire ; la menace lui était apparue excessive. Le soir, à la lumière du lustre, il avait découvert le corps d'Anna pendu à une poutre de la salle à manger. Non, on ne pouvait rien cacher dans cette maison sans couloir, on avait une prise directe sur toutes choses, même sur l'impensable.

Anna n'avait laissé aucune explication sur son geste ; c'était inutile, elle avait tout dit à Norbert avant son départ du matin. Sur le lit de leur chambre, elle avait préparé sa dernière tenue, une robe fleurie qu'il ne lui avait jamais vue. L'idée qu'elle l'avait peut-être achetée en prévision de ce jour fatidique le torturait. Depuis combien de temps envisageait-elle cette fin ?

Un des hommes en noir fait un signe vers lui. Norbert approuve d'un hochement de tête. Il regarde une fois encore le visage livide encadré par les courtes mèches rousses. Le reste du corps, très amaigri par les séquelles de la dépression, est en partie recouvert d'un drap de soie. Les mains d'Anna reposent sur sa poitrine. Norbert s'approche et glisse la pendule sous les doigts froids. C'est un pacte, celui du temps qu'il lui reste avant de la rejoindre et qu'elle pourra compter, même loin de ses yeux. Puis il recule et Anna disparaît de sa vue lorsque le porteur referme le cercueil. La transition est trop brusque. Le bruit du couvercle, pourtant discret, s'infiltré dans l'esprit de Norbert, se répercute et enfle au point de prendre toute la place. Le cri fuse sans qu'il ait conscience de l'avoir poussé. Il avait tant de choses à dire à Anna et il n'a pas prononcé un mot. À haute voix ou dans le silence de sa culpabilité, il n'a pas demandé le pardon.

Une foule en noir et blanc s'est réunie sur le parvis de l'église Saint-Étienne. Des groupes se sont formés. Les chuchotements spéculent sur les raisons du geste d'Anna. L'atmosphère est chargée de non-dits, les regards compatissants de sous-entendus. Norbert se doute qu'on rejette la faute sur lui, qu'il faudrait pendre aussi celui qui a laissé faire ça.

Hormis les curieux qui occupent leur temps à suivre les mariages et les enterrements, il est certain de ne pas connaître autant de monde. Seul Alexandre Renardier, entrepreneur en

menuiserie, est une figure notoire de Villeneuve-sur-Lot et de ses environs. Norbert, de nature plutôt taciturne, s'est très bien accommodé d'une vie à l'ombre de la notoriété. Fils d'ouvrier devenu gendre ouvrier, il n'a jamais renié ses origines modestes et a refusé de s'associer avec son beau-père. Sa passion, ce n'est pas de faire de l'argent, c'est de travailler le bois, et l'histoire d'amour dure depuis vingt-quatre ans.

À l'intérieur de l'édifice, le cortège s'avance à la suite du cercueil, accompagné par l'*Adagio* d'Albinoni. De chaque côté de la travée, les murs sobres accueillent des scènes bibliques. Norbert les remarque parce qu'elles semblent avoir été posées là pour ce jour en particulier. Peut-être aussi parce que s'attarder sur des détails lui permet de traverser au mieux ce moment insupportable. S'il s'écoutait, il partirait en courant. Nul besoin de cérémonie pour dire adieu à sa femme, nul besoin de s'imaginer une vie après la mort, un lieu céleste où tout est paix et amour. Ce qui était n'est plus, point final.

Les tableaux en forme d'ogive représentent le chemin de croix et la crucifixion. D'un point de vue symbolique, Norbert trouve l'image forte et pense aux mariés qui empruntent la même voie jusqu'à l'autel. Anna a-t-elle considéré leur mariage comme un chemin de croix ?

— Nous sommes venus aujourd'hui recommander Anna à la miséricorde divine. Oui, Anna a choisi de quitter sa vie terrestre, mais Dieu dans son infinie bonté lui accordera le pardon. Prions ensemble.

À ses côtés, Norbert sent le tremblement de l'épaule de Rémi contre la sienne. Son beau-frère pleure sans retenue. À sa droite, il perçoit les soupirs discrets d'Alexandre et de sa belle-mère. Il sait ce que cette dernière pense de la mort de sa fille, elle tient son gendre pour responsable, même si l'accusation ne franchira jamais le seuil de ses lèvres.

Coralie, la fille de Rémi, vient d'allumer un cierge près du cercueil de sa tante. Un intervenant laïque résume la vie d'Anna en quelques mots. Aucun membre de la famille ne s'est senti le courage de prendre la parole.

— Anna a vu le jour le 3 mars 1967. Elle a grandi à Villeneuve-sur-Lot, sa ville natale qu'elle n'a jamais quittée durant ses trente-cinq années de vie. Elle rencontre Norbert à Miramont-de-Guyenne. Il a 25 ans et travaille dans l'usine de fermeture de bâtiments Carretier-Robin. Elle a 20 ans et elle est venue fêter le passage à la nouvelle année avec des amis. Quelques mois plus tard, Norbert n'hésite pas à tout abandonner pour rejoindre celle qu'il aime. Ils se marient, il y a treize ans aujourd'hui, dans cette même église où nous sommes réunis pour dire adieu à Anna. Anna, fille aimante, épouse dévouée, mère en carence d'amour filial. Anna qui a choisi de nous quitter, bien trop tôt, et à qui nous rendons hommage...

Norbert ne parvient pas à détacher son regard du cercueil.

Je dis que le tombeau qui sur les morts se ferme ouvre le firmament,¹

Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme est le commencement...

Les belles paroles ne servent à rien, pas même à combler le vide, pense Norbert tandis que la procession se dirige vers la sortie de l'église. Sur le parvis, des mains serrent les siennes, pressent ses bras, étreignent ses épaules. Norbert sourit tristement, c'est tout ce qu'il a trouvé pour répondre aux mots de réconfort. Pas un son ne parvient à franchir sa gorge. Sous la douceur timide de mai, Anna prend le chemin de sa dernière demeure. Norbert monte dans son véhicule, seul. Personne ne cherche à lui voler le privilège d'ouvrir le cortège funèbre sans témoin.

Le cimetière Saint-Étienne comporte des allées aux noms de fleurs. C'est pratique d'avoir une adresse, quel que soit le lieu où l'on habite. Celle d'Anna a la couleur du soleil : 2^e carreau, 1^{re} tombe à l'angle de l'allée des jonquilles.

La mort n'est rien, je suis simplement passée dans la pièce à côté.²

Je suis moi, vous êtes vous,

Ce que j'étais pour vous, je le suis toujours.

Donnez-moi le nom que vous m'avez toujours donné,

Parlez-moi comme vous l'avez toujours fait, n'employez pas un ton différent

Ne prenez pas un air solennel ou triste,

Continuez à rire de ce qui nous faisait rire ensemble...

Norbert se concentre, il essaie de se souvenir de ce qui les faisait rire Anna et lui. Peu d'exemples lui reviennent. Ces derniers mois, il a vu plus de larmes que de joie dans les yeux de sa femme et il a fait mine de les ignorer, faute de savoir comment les sécher. Il ne se rappelle que les fous rires des premiers temps de leur relation, quand un rien provoque une hilarité qu'un simple regard suffit à réactiver.

La réalité reprend corps lorsque le cercueil atteint son emplacement définitif. Tout ce que Norbert avait mis entre parenthèses depuis le matin refait surface. Il faut qu'il parte d'ici, vite. L'angoisse monte, le cri derrière le barrage de ses dents serrées ne demande qu'à fuser. Il sait qu'il ne va pas pouvoir tenir plus longtemps. Trop de monde l'entoure, trop de mains se

¹ À Villequier – Victor Hugo

² Henry Scott-Holland, chanoine anglais (1847-1918), extrait de *The King of Terrors*, sermon sur la mort 1910. Traduction quelquefois attribuée à tort à Charles Péguy.

tendent vers lui, trop de regards attendent qu'il craque enfin. Sa passivité intrigue les uns, inquiète les autres. Son beau-père en particulier ne le perd pas des yeux.

— Norbert, nous allons vous raccompagner...

— Non !

Le mot contient tout ce qu'il n'a pas pu dire depuis le matin. Il est empreint d'une palette d'émotions qui va de la supplication à la colère, en passant par la peur de ne plus pouvoir faire face, d'exploser de haine envers lui-même pour ne pas avoir su protéger Anna, et envers les autres qui n'ont rien vu, rien deviné et n'ont pu prendre le relais.

On ne l'a pas laissé seul depuis la mort d'Anna. Jour et nuit, il a dû supporter la présence dont il aurait eu besoin... avant. Il aimerait pouvoir se retrouver, verser des larmes sans témoin, se terrer dans un coin et lécher ses blessures. Il tourne le dos aux regards qui l'observent et monte dans sa voiture.

Le plus court chemin pour rentrer chez lui bifurque à droite, au bout de l'avenue de Bias. Mais l'Audi noire de son beau-père occupe son rétroviseur intérieur et Norbert n'a plus qu'une idée en tête : semer celui qui n'a pas compris son désir de solitude. Au rond-point, il passe entre deux véhicules dans un concert de klaxons et s'engage dans un crissement de pneus sur le pont de Bastérou. Il pousse même la témérité jusqu'à doubler in extremis la Polo qui se traîne devant lui. À la sortie du pont, rien dans son rétroviseur ne lui indique qu'il est toujours suivi. Il joue quand même la prudence et emprunte tout de suite à droite la petite rue Étienne Marcel en freinant à peine sur le ralentisseur. S'il évite le centre-ville, il aura moins de risques d'être bloqué par la circulation. Cet intermède lui laissera le sas de décompression dont il a besoin avant de rentrer chez lui. Ensuite, lorsque sa porte sera fermée à double tour, personne ne pourra plus le déranger.

Au croisement de la rue de la Convention et de la rue des Cieutats, une voiture dont le moteur tourne l'empêche de rejoindre le Pont Vieux. Il descend au moment où le conducteur sort d'un bar en déchirant le film plastique de son paquet de cigarettes. La colère explose dans la tête de Norbert. La suite logique du « non ! » qu'il a crié tout à l'heure au cimetière se déverse dans sa gorge et jaillit comme une fange de bouche d'égout.

— Bordel, mais c'est pas vrai ça ! Vous vous foutez du peuple ou quoi ? Y a pas de la place ailleurs que de se garer en plein milieu de la rue ? Un intoxiqué en plus, encore un qui fait pas des trous que dans les caisses de la sécu !

Le débordement soulage Norbert momentanément, mais l'interpellé, une force de la nature au front lisse et haut, a tout l'air du taureau qui n'a pas besoin d'une cape rouge pour

charger le matador. Il plisse les sourcils devant le pantin gesticulant qui lui fait face et l'onde de choc se propage à tous ses traits.

— Wow, t'es qui toi pour me causer comme ça ? T'as jamais visité le soleil de près ? Hey, vise un peu le mec, il s'y croit déjà !

Le gars s'adresse à son sosie sur le plan de la corpulence qui vient de sortir du bar.

— Ah ouais ? Il veut quoi Pinocchio ?

Le nouvel arrivant pile devant Norbert et le jauge d'un coup d'œil vertical. Ce regard lui suffit pour tracer le portrait-robot d'un agité de taille moyenne, le visage anguleux remodelé par une barbe fournie, les cheveux poivre et sel coupés en brosse et les yeux aussi sombres que sa tenue, à croire qu'il revient d'un enterrement. Comme il est du genre observateur, il a noté au passage la phalange en moins à l'index de la main droite.

— Dégagez en vitesse ou j'appelle les flics, vocifère Norbert, inconscient de la tournure que prend l'altercation.

Une autre éventualité le préoccupe davantage et lui inspire l'urgence de quitter les lieux. Il jette des coups d'œil nerveux dans la rue où est stationnée sa voiture, moteur allumé et portière ouverte. À tout moment, l'Audi noire de son beau-père peut surgir.

— Wow, il va se calmer le guignol, j'aime pas trop les menaces !

Le fumeur prend le temps d'allumer sa cigarette avant de se tourner vers son compère.

— T'en penses quoi Bébert, on lui refait le portrait ou on lui relooke sa caisse ?

— Les deux, mais on attend la nuit, répond l'autre en rigolant, y aura moins de témoins.

De fait, un attroupement s'est formé à l'intersection des deux rues. Le manège amuse les passants plus qu'il ne les inquiète. Les deux acolytes n'ont pas l'air très dangereux, même s'ils ont le gabarit pour se débarrasser du gêneur d'une chiquenaude. Bébert rejoint la Renault grise stationnée au milieu de la rue des Cieutats, tandis que son compère tire sur sa cigarette sans quitter Norbert des yeux.

— J't'ai repéré, l'oublie pas, avertit-il à voix basse.

Il lui souffle un dernier nuage de fumée à la figure et repart vers sa voiture sans se presser. Norbert étouffe sa rage entre ses dents serrées et tourne les talons. Répondre ne ferait que relancer les hostilités et il se rend compte soudain de la stupidité de son comportement. Dans le même temps, il s'en félicite, car l'intermède l'a détourné de... Le poids de la réalité refait surface et l'écrase.

Le pot percé de la Renault signe le départ bruyant des deux indiscrets. Assis au volant de sa voiture, Norbert se décide à démarrer quand un coup de klaxon à l'arrière lui fait lever la tête. Son rétroviseur lui renvoie l'image d'un automobiliste impatient. Juste retour des choses.

Au n° 30, l'Audi noire stationne déjà dans la cour gravillonnée. Alexandre et Rémi l'attendent, appuyés contre le coffre du véhicule. Norbert franchit le portail électrique qu'ils ont laissé ouvert pour lui, braque sur la gauche et se gare sous le préau qui jouxte son atelier. En claquant sa portière, son regard tombe sur l'arbre de Judée au bout de la cour. La floraison est bientôt passée, il faudra le tailler. Norbert s'accroche à tous les petits détails qui retardent sa confrontation avec son beau-père et son beau-frère. Il sait aussi qu'il ne pourra pas remettre les pieds à l'étage. Il en est parti depuis plus d'une heure et la révélation lui vient là, brusquement.

— J'ai besoin d'aide, finit-il par lâcher. Il faut déblayer tout le bas et faire rentrer d'autres meubles. Ce qui est en haut reste en place.

Alexandre et Rémi se regardent avant d'approuver d'un hochement de tête.

— Je vais descendre le nécessaire, décide Rémi. La paperasse et tes vêtements, tu ne peux pas t'en passer. Pour le reste, on va trouver des solutions. T'en fais pas, on est là, on va t'aider.

Ils travaillent d'arrache-pied tout l'après-midi. Le bas de la maison est en chantier, sauf la cuisine intégrée que Norbert avait terminée depuis peu. Il fignolait le bar lorsqu'Anna avait commis son geste fatidique.

En début de soirée, l'appartement est habitable, en dehors de quelques détails qui peuvent souffrir l'attente. On se suffit de peu lorsqu'on vit seul. Les trois hommes se réunissent autour d'un dernier verre, puis Norbert se retrouve enveloppé par le silence. Il est assis à la table de la cuisine, comme ce matin à l'étage, une tasse de café devant lui. Sur la gauche, après le bar, dans la pénombre où il est plongé, il devine l'escalier intérieur. Les marches mènent vers son ancienne vie. Le tintement de la cuillère contre la porcelaine rythme les mots qui s'entrechoquent dans son esprit : *seul... coupable... condamné...*

Un bruit sourd lui fait relever la tête. La fenêtre ne révèle que la rue éclairée par les réverbères, au-delà du portail. Il a dû rêver. Il se lève et sort dans la cour. Ses pas crissent sur le gravier lorsqu'il traverse pour vérifier s'il a fermé sa voiture sous le préau. La porte de son atelier est ouverte. Un point lumineux flotte dans l'espace. Une sourde angoisse s'empare de Norbert. S'il commence à voir des fantômes, l'avenir s'annonce plus sombre qu'il l'imaginait. Seul et fou forment un couple dont il se passerait. Il s'avance vers la porte et perçoit le mouvement dans son dos en même temps que le choc. Une douleur fulgurante le traverse. Puis une sensation cotonneuse. Et il fait nuit jusque dans sa tête.

... *châtiment...*

17 juillet 2012

Une profusion de fleurs recouvre la dalle de granit rose. Le tapis coloré symbolise le drap d'un lit à deux places. Au milieu des gerbes et des couronnes, les plaques souvenirs émergent par endroits, derniers témoignages de la vie d'un couple endormi pour toujours.

Deux hommes se recueillent devant la tombe, main dans la main, la tête inclinée. Le plus jeune pleure. Sur son épaule droite, il porte un sac à dos en bandoulière. Un puma blanc en plein élan se détache sur le fond noir. Quelques pas en retrait, un couple de personnes âgées respecte en silence leur douleur. Juillet dans la deuxième moitié de son existence éphémère chasse les ombres du cimetière de Pleumartin.

Camille presse plus fort la main de son petit frère et soupire. Jamais il n'aurait pensé que de telles circonstances le ramèneraient dans la Vienne. Ses parents ont péri quelques jours plus tôt dans l'incendie de leur maison. Qui peut imaginer pareille fin ? Il avait 20 ans la dernière fois qu'il les a vus. Il s'était juré alors de ne pas remettre les pieds dans la région, mais il faut croire que certains serments sont prêtés pour être trahis. Il avait aussi promis de garder le contact avec Mathis et il n'a pas tenu sa parole. Cinq ans qu'ils étaient séparés, et voilà que les retrouvailles se font autour des funérailles de leurs parents. Derrière le balayage de ses cheveux mi-longs, Mathis lève vers lui ses yeux noirs pleins de larmes.

— Tu vas pas encore me laisser tomber, dis ?

Le grognement de Camille n'oriente pas sa réponse en faveur d'un « non ». Son mètre quatre-vingt-cinq et ses quatre-vingt-dix kilos dominant de loin la stature juvénile de son frère, un gosse de 13 ans dont il va bien falloir que quelqu'un s'occupe. Les vieux qui les attendent, appuyés contre la murette du cimetière, se sont proposés pour accueillir Mathis. Ce sont les grands-parents maternels, les Tournerie, comme leur père avait coutume de les appeler, un couple d'acariâtres qu'ils ont peu fréquenté dans leur enfance. Le gosse a clairement signifié qu'un ado n'a rien à faire avec des « vioques », fussent-ils le dernier lien qui le rattache à sa mère. Camille ne peut qu'approuver, même s'il se demande depuis trois jours comment annoncer à son colocataire l'intrusion d'une pièce rapportée dans leur quotidien. Une excroissance qui ne travaille pas en plus, donc peu susceptible de participer aux frais de la vie en communauté. Mais au fond, il sait que tout ça n'est que prétexte. Pour l'instant, Mathis est un problème pour lui seul.

— Hein, Camille, tu vas pas me laisser avec eux ?

La voix dans les aigus indique une panique imminente. Mathis mesure à sa juste valeur l'hésitation de son frère. Si Camille l'a oublié pendant cinq ans, il peut poursuivre son amnésie une fois rentré chez lui. L'idée de se retrouver coincé entre les deux trouble-fête lui donne la nausée. Cinq ans avant d'atteindre sa majorité. Soixante mois de prison.

Les grands-parents se consultent du regard et s'avancent vers les jeunes gens. La petite vieille à lunettes est aussi sèche que le ton qu'elle emploie pour s'adresser à l'aîné des frères Barberi.

— Tu as pris ta décision ? Réfléchis bien, Camille, tu travailles et tu n'as pas le temps de t'occuper d'un enfant.

Le grand-père approuve d'un hochement de tête vigoureux. Il serait de toute façon hasardeux de sa part d'oser contrer sa femme, même si des pensées contradictoires s'entrechoquent sous le couvert neigeux de son crâne d'ancêtre. Camille réprime de justesse une réponse aussi acerbe qu'inutile. Les doigts de Mathis se resserrent sur les siens ; la pression lui rappelle qu'ils ne se sont pas lâchés depuis leur arrivée dans le cimetière. L'enterrement a eu lieu la veille, sous une pluie battante, à croire que le temps d'un orage, l'été lui aussi avait pris le deuil. Ils étaient revenus aujourd'hui pour disposer les innombrables témoignages d'affection sur la tombe de leurs parents. Camille devait repartir le jour même, à cinq cents kilomètres de là. Il reprenait le travail le lendemain.

— Je vois pas pourquoi je pourrais pas m'occuper de Mathis parce que je bosse. Ils ont fait comment nos parents pour nous élever tout en travaillant ? Ils font comment les autres parents ?

— Mais tu n'es pas un père, Camille, tu es un frère, assène la vieille Tournerie, et tu n'as jamais élevé d'enfant. Je te rappelle que Mathis entre dans un âge difficile. L'adolescence est la période de tous les dangers et exige une éducation ferme ainsi qu'une surveillance constante que tu ne peux pas lui apporter en travaillant. De plus, je ne suis pas certaine que Lisa approuverait...

— Qu'est-ce que t'en sais ? T'as pas à parler au nom de ma mère ! T'étais pas là pour elle quand elle avait besoin de toi. Tu t'es demandé comment on s'en sortait quand papa a pointé au chômage pendant deux ans ?

— Ce n'est pas faute de lui avoir déconseillé d'épouser ce raté, crache Mme Tournerie d'un ton méprisant. Et quand on voit le résultat...

— Tais-toi, vieille sorcière ! s'emporte Camille. Ils sont morts tous les deux, respecte au moins leur mémoire.

Tout à coup, sa décision est prise et il s'étonne qu'elle lui ait demandé autant de temps. Il a quitté le département depuis cinq ans, mais il n'a rien oublié de son ancienne vie. C'est parce que ses beaux-parents avaient refusé de les aider lorsque son père était au chômage que la famille Barberi avait emménagé dans le lotissement « La belle indienne », une résidence à loyer modéré où tous les pavillons se ressemblaient. Camille avait douze ans et Mathis était sur le point de naître. S'étaient ensuivies des années de galère, même quand le père avait retrouvé du travail, tant les dettes s'étaient accumulées.

— Parle-moi sur un autre ton, jeune homme. Tu n'as pas hésité à abandonner ton frère il y a quelques années, et aujourd'hui tu crois tout effacer...

— Stop ! la coupe Camille. Ça fait trois jours que tu rabâches les mêmes co... les mêmes choses. Y a plus de discussions possibles : Mathis rentre avec moi. Point final !

— De toute façon, j'viendrai jamais avec vous, rajoute Mathis. Je le dirai au juge, j'ai des droits !

Mme Tournerie peine à ravalier sa colère ; la rage déforme son visage de fouine. Elle remonte ses lunettes d'un index nerveux et se tourne vers le grand-père qui a suivi le match comme un spectateur bien sage. Il n'aura pas prononcé une parole durant toute la confrontation. Il se tait d'ailleurs depuis trois jours, il sait ce que lui coûterait le moindre mot dont il lui faudrait justifier le bien-fondé pendant des jours, voire des mois.

— Dis quelque chose, Albert !

M. Tournerie s'affole, conscient que le silence aussi peut être commenté pendant des semaines. Il hésite sur le contenu de sa réponse, spéculé sur ses chances de tomber sur la bonne réplique et se jette bravement à l'eau :

— Oui, Simone.

Mme Tournerie le considère comme si elle n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu es un âne, Albert Tournerie.

— Oui, très chère.

La vieille dame échappe un soupir de découragement et tourne le dos aux trois hommes, vaincue par tant de lâcheté.

— Partons d'ici !

Le grand-père regarde une dernière fois ses petits-fils, frappé soudain par leur différence. Ils sont aussi bruns l'un que l'autre et possèdent les mêmes yeux noirs, mais leur ressemblance s'arrête là. L'imposante stature de Camille, sa coupe très courte et son air responsable s'opposent à la silhouette fluette de son frère et au caractère rebelle que l'on entrevoit sous ses cheveux longs. Camille aurait peut-être dû écouter les conseils de sa grand-

mère avant de s'engager sur le chemin d'une éducation à coup sûr semée d'embûches. Il se penche vers eux et leur glisse un discret « bonne chance », avant d'emprunter la sortie du cimetière à la suite de sa femme.

Mathis lève les yeux vers son frère. Il chasse son balayage d'un mouvement de tête et fait son premier essai de sourire. Tentative un peu ratée qui froisse ses traits et se termine en grimace. Il a remporté le combat qu'il mène depuis trois jours, mais la victoire lui laisse un goût amer. En quittant la région, il perd aussi tout ce qui a fait sa vie depuis treize ans, et surtout Kylian, son meilleur pote.

Les deux orphelins se tournent vers la tombe de leurs parents.

— Pardon, m'man, murmure Camille. P'pa...

La demande regroupe les raisons de son départ, les années d'absence sans donner de nouvelles, la dispute de tout à l'heure avec les grands-parents. Mathis, lui, a conscience qu'il ne reviendra pas avant longtemps, mais que l'on peut penser aux gens sans être près d'eux. Intérioriser leur image pour continuer à les faire vivre, c'est tout ce qui lui reste. Ici ou ailleurs, il ne fera pas le deuil plus vite et l'important est d'être loin, très loin des Tourneries. Un frisson le traverse à l'idée de ce à quoi il vient d'échapper, même s'il n'est pas sûr que Camille soit plus cool que les ancêtres. À tout prendre, douze ans de différence, c'est encore jouable ; soixante ans, c'aurait été carrément la loose.

— T'es prêt, petit ? Alors on y va.

Ils quittent le cimetière. Le parking est désert, à l'exception de la 205 grise de Camille. Mathis balance son sac à dos sur les sièges arrière et s'installe à l'avant. Il n'a pas d'autres bagages ; la nuit de l'incendie, il dormait chez Kylian, et toute sa vie maintenant se résume à son Puma. Il a une pensée pour son ami qu'il n'a pas revu depuis la veille et qu'il s'apprête à abandonner sans un au revoir.

— Tu cherches quoi au juste ? demande Camille. Tu vas tout dérégler.

Mathis pianote sur les touches des stations radio. Le poste grésille et tente quelques percées sans pouvoir placer plus de deux notes. L'adolescent hausse les épaules sans répondre. Il détache sa ceinture, récupère son sac à l'arrière et extrait son iPhone de la pochette avant. Son unique bagage contient les affaires de rechange qu'il avait emportées chez Kylian, et rien d'autre. Sa garde-robe est à refaire, mais plus que tout il a perdu les objets auxquels il tenait, à part son téléphone qui n'avait pas quitté sa poche. Il enfonce ses écouteurs dans ses oreilles et se cale au fond de son siège, le regard tourné vers sa vitre. Camille retient la question qu'il s'apprêtait à poser et démarre. Il n'y a pas réfléchi avant, mais il se demande à présent comment renouer une relation fraternelle interrompue depuis si

longtemps. Mathis n'était qu'un gosse de huit ans lorsqu'il était parti ; aujourd'hui, il retrouve un ado.

Camille s'engage sur la nationale en direction de Châtellerault où il reprendra l'A10 Aquitaine. La circulation est plutôt dense et l'oblige à se concentrer sur sa conduite. Ils ont quatre heures de route à passer ensemble avant de rejoindre le Lot-et-Garonne. Un laps de temps plus que suffisant pour rétablir le contact. Il y a cinq ans, Camille avait trouvé refuge chez un ancien copain, à Villeneuve-sur-Lot. Son seul pied-à-terre possible à cette époque ; l'unique moyen de s'éloigner de la blessure douloureuse que lui avaient infligée ses parents, de se soustraire à leur incompréhension surtout. Il avait tout quitté pour leur épargner la honte, pour ne plus souffrir lui-même. Il avait recouvert sa douleur d'un voile d'illusion, mais elle se réveillait aujourd'hui et il constatait que la plaie était restée béante.

Marc avait hébergé Camille un peu plus d'une année, le temps pour ce dernier de passer son concours d'aide-soignant et de suivre sa formation. Il avait ensuite trouvé une place dans l'unité Alzheimer d'une maison de retraite. Pour faire face sans trop de privations aux multiples dépenses de la vie courante, il avait choisi la colocation et s'était installé avec Aaron Letellier, un infirmier en poste dans l'hôpital de la ville. Trois jours auparavant, un agent de service était venu chercher Camille dans son unité. Une personne le demandait au téléphone et l'appel avait l'air urgent. Sa grand-mère maternelle avait réussi à le retrouver grâce à Marc. Camille ignorait comment la vieille Tournerie s'était procuré le numéro de son ami. Il avait pris la route dès qu'il avait connu l'horrible nouvelle. Les souvenirs étaient alors revenus en force, au point d'être tenté, à plusieurs reprises, de faire demi-tour. Ne pas se rendre à cet enterrement était le plus sûr moyen de ne pas renouer avec un passé douloureux. Le raisonnement était lâche et n'avait pas tenu le coup. Il roulait depuis une heure lorsqu'il s'était décidé à prévenir son colocataire de son absence. Il allait devoir l'appeler d'ailleurs pour l'avertir de l'arrivée de Mathis et organiser son accueil.

Mathis se trémousse en silence sur sa musique, ses écouteurs toujours vissés dans les oreilles. La grande conversation entre hommes n'est que partie remise. Camille aurait pourtant bien aimé jeter quelques bases de leur future relation, et si possible de leur future bonne entente. D'après ce qu'il a pu comprendre, la vie avec Mathis n'est pas de tout repos, mais il est vrai aussi que la vieille Tournerie n'a pas su quoi inventer pour que son petit-fils ne quitte pas la région. C'était le dernier qui lui restait après le fils banni de la famille Barberi. En dehors de Camille et de Mathis, les grands-parents maternels n'ont pas d'autres petits-enfants ; ils n'avaient qu'une fille et elle est morte. Du côté de leur père, les deux frères n'ont

plus que leur grand-père paternel, placé en maison de retraite, et un oncle, fâché avec leur père, qu'ils n'ont pas revu depuis des années.

Camille lève le pied de l'accélérateur et s'engage sur l'aire de restauration de Saugon. Ils ne sont plus très loin de Bordeaux. Il est 13 heures et la faim commence à se faire sentir. Mathis relève la tête comme si les bonnes odeurs de cuisine venaient de s'infiltrer dans l'habitable et enlève ses écouteurs.

— C'est quoi ta musique ? demande Camille en regardant la 205.

— Du black métal. Et toi, t'écoutes quoi ?

— On a douze ans de différence, je pense pas que tu vas aimer la réponse, plaisante l'aîné.

Mathis n'insiste pas et ouvre la portière. Appuyé contre le volant, Camille se donne un temps de réflexion. Il a tout intérêt à se connecter sur la fréquence du gamin s'il veut combler le gouffre de silence qu'il est en train de creuser entre eux. Il y a les répercussions du drame qu'ils viennent de vivre, bien sûr ; le manque de sommeil aussi. Mathis n'a pas beaucoup dormi ces trois derniers jours. La vieille Tournerie les avait installés dans la même chambre et Camille a pu entendre son frère se tourner et se retourner jusque tard dans la nuit. Il se réveillait en hurlant dès qu'il plongeait dans le sommeil. Mais il y a autre chose ; les années de séparation ont forcément laissé des séquelles. Mathis doit lui en vouloir, d'autant plus qu'il n'a pas maintenu le contact avec lui après son départ, comme il l'avait promis. C'était mieux ainsi ; Camille en était arrivé à cette conclusion lorsqu'il avait atterri chez Marc. Il avait effacé tous les numéros de son portable et avait décidé de repartir de zéro. Aujourd'hui, il allait falloir raccrocher le wagon n° 13 au wagon n° 8, et Camille ignorait comment s'y prendre. Il n'avait guère eu l'occasion dans sa nouvelle vie de côtoyer des gosses, encore moins des ados.

Ils entrent dans la cafétéria bondée à cette heure. À croire que tous les vacanciers ont choisi cette aire pour se restaurer. L'avantage, c'est que le silence peut aller se rhabiller. Mathis a décidé de déployer les incertitudes de l'adolescence face au difficile problème du choix. La commande du plat chaud demande plus de temps que nécessaire, sans compter le repérage d'une table libre. Lorsqu'ils s'installent enfin, Camille doit se faire violence pour ne pas se jeter sur son entrecôte sauce au poivre. Il prend une frite et la mordille comme s'il avait juste besoin d'un en-cas. Son rapport à la nourriture fait concurrence à l'effet yoyo qu'il a entamé avec son poids depuis son plus jeune âge. Le jeu ressemble à une partie d'échecs perdue d'avance.

— Dis donc, elle serait pas un peu emo ta coupe ? demande-t-il.

Mathis ne relève pas la tête. Il fixe le steak haché frites qu'il s'est décidé à choisir sans intention d'y toucher. La faim le tenaillait dans la voiture, mais la seule vue de la nourriture lui soulève le cœur. Son dégradé cache la moitié de sa figure et ses yeux un peu trop brillants. La tête toujours baissée, il rajuste ses écouteurs dans ses oreilles. Il préfère fuir dans la musique. Les Shadow of the Soul lui sont de meilleure compagnie en ce moment.

— Enlève ça !

Camille s'efforce de ne pas s'énervé mais le vase est sur le point de déborder. Il trouve qu'il supporte un peu trop de choses ces derniers jours. Après tout, lui aussi souffre. Mathis regarde les mots se former sur les lèvres de son frère et enlève un écouteur.

— Tu me parles ?

— Ouais ! Tu vas me faire le plaisir de ranger ce truc avant que je le balance dans les chiottes. Et par la même occasion, tu vas arrêter de jouer les muets de service. Toi et moi, on est embarqués dans la même galère. Ce que tu vis aujourd'hui, je le vis aussi, OK ? Alors tu choisis : ou on avance ensemble, ou je te ramène chez les Tournier. Réponse !

Mathis enlève lentement son deuxième écouteur et fourre les fils dans sa poche de jean. L'envie de pleurer est deux fois plus forte maintenant. Ses efforts pour se retenir ont été anéantis par la réaction de Camille. Il mord dans une frite, l'estomac retourné, et lâche la question qui le taraude depuis la mort atroce de ses parents.

— Tu crois qu'ils ont souffert ?

Désarçonné, Camille observe la tête brune toujours penchée sur l'assiette. Il regrette déjà d'avoir élevé la voix et entrevoit avec une lucidité atterrante les avertissements de la vieille Tournier. Tout à coup, la tâche lui paraît insurmontable. Lui qui toute sa vie ne s'est préoccupé que de sa personne est chargé aujourd'hui d'éduquer un adolescent.

— Non... je crois pas..., bredouille-t-il. Le feu a pris en bas... La fumée est montée et ils ont été asphyxiés dans leur sommeil. Du moins c'est ce qu'ils... enfin, quand ils les ont... Allez, mange un peu...

— J'ai envie de vomir.

Mathis présente l'imitation parfaite du zombie, avec les cernes noirs en relief dans la pâleur de son visage. Il se lève et s'éloigne en courant presque entre les tables. Camille baisse les yeux sur son assiette. La nouvelle méthode de régime est efficace : il n'a plus faim. Dans le même temps, il se souvient qu'il n'a pas encore appelé Aaron. Tel qu'il connaît l'infirmier, professionnel jusque dans sa vie privée, adepte des organisations sans failles et paniqué à l'idée du moindre imprévu, les changements de dernière minute risquent de produire les effets

d'un séisme. Il fait un signe vers le parking à l'intention de Mathis qui sort des toilettes et quitte la cafétéria.

Le gosse se tient à distance tout le temps de son appel, les écouteurs de son iPhone collés aux oreilles. Camille a déjà évoqué avec Aaron la possibilité de recueillir son frère ; ils en discutent depuis trois jours. L'idée d'héberger un adolescent dans un appartement qui ne comporte que deux chambres n'enchant pas son colocataire. Le propriétaire lui-même risque de ne pas apprécier l'intrusion. Ce n'est pas un hasard s'il a loué aux deux soignants le premier étage de sa maison. Leur présence, surtout la nuit, et leur aide ponctuelle lui sont précieuses, mais certainement pas celles d'un gamin. En outre, l'un des deux hommes va devoir céder sa chambre, Camille est formel sur ce point. Cette éventualité fait l'objet d'une conversation houleuse. Aaron prend son service dans la soirée et ne cache pas sa fureur d'avoir à réaménager l'appartement moins de trois heures avant l'arrivée des voyageurs, sans compter l'obligation de composer avec une histoire qui ne lui appartient pas.

— Ouais... c'est clair, j'aurais dû t'appeler plus tôt... On en repar... lera.

Camille referme d'un coup sec le clapet de son portable ; Aaron vient de lui raccrocher au nez. L'avenir s'annonce peu réjouissant, c'est le moins qu'on puisse dire. Mais ce n'est pas la colère de son colocataire qui l'inquiète le plus, il redoute surtout la réaction de leur propriétaire, un vieux bougon pour qui le ciel n'est jamais assez bleu. Il sera le plus dur à convaincre.

— Allez, en route !

Mathis suit son frère sans se faire prier. À voir sa tête, il n'a pas eu besoin d'entendre la conversation pour comprendre qu'il ne sera pas le bienvenu dans sa nouvelle maison. Cette évidence ne le perturbe pas outre mesure. L'important, pour l'instant, c'est d'être avec Camille. Il doit s'en faire un allié, renouer les liens qui les unissaient autrefois, retrouver le temps de l'insouciance, quand il n'était qu'un même et que son grand frère le trimballait partout avec lui. Peu importe qu'il l'ait abandonné il y a cinq ans, peu importe les raisons de son silence, ils sont à nouveau ensemble. Et ils sont seuls au monde, désormais.

Mathis range l'iPhone dans son sac et attache sa ceinture d'un geste décidé, tandis que la 205 reprend l'autoroute.

— Vas-y, raconte, j'veux tout savoir. T'as une meuf ?

Surpris par le ton jovial, Camille jette un bref coup d'œil à son frère. Mathis l'observe, le regard plein de curiosité. Le changement de comportement intrigue l'aîné, mais il accepte de jouer le jeu.

— Pas en ce moment, je m’offre un break. La colocation, c’est pas bon pour les histoires de... Et toi, tu laisses pas une copine dans la Vienne ?

— Je l’ai larguée y a pas longtemps, avoue Mathis avec un sourire malicieux. Sinon, tu fais quoi dans la vie ?

— Je suis aide-soignant. Je travaille dans une unité Alzheimer. Tu vois ce que c’est ? Des personnes qui perdent la mémoire, genre tu te présentes tous les jours parce qu’ils retiennent pas ton nom.

— J’connais pas mais j’imagine. Remarque, tu sais comment tu t’appelles comme ça.

Camille sourit sans quitter la route des yeux.

— Bah non, au contraire, tu peux changer de nom tous les jours. Ni vu ni connu.

Mathis éclate de rire. Une émotion saisit l’aîné. Il ne peut empêcher sa pensée de dériver vers ses parents et de se dire que la vie continue, quelles que soient les épreuves qui la jalonnent.

Ils laissent l’A10 à Bordeaux et reprennent l’A62 en direction d’Agen. À la sortie de l’autoroute, leur estomac les rappelle à l’ordre. Il est 16 heures et ils n’ont rien mangé depuis le matin, en dehors des trois frites qu’ils ont avalées à la cafétéria de Saugon. Camille préfère ne pas s’arrêter, il sent que la fatigue le plomberait sur place. Mille kilomètres sans relais en trois jours, ça commence à faire, surtout si l’on ajoute dans l’intervalle les funérailles de ses parents, les formalités que cela entraîne et les nuits sans sommeil.

Le 30 rue Jeanne d’Arc offre la façade blanche d’une maison cossue. Un escalier extérieur conduit à l’appartement que louent Camille et Aaron Letellier. Le propriétaire occupe le rez-de-chaussée. Sur la gauche, une voiture est garée sous une sorte de préau. Un portail électrique ferme l’entrée du parc, côté rue. Les gravillons et les touffes d’herbe sèche de juillet recouvrent la cour. On sent que le jardin et les arbustes mal taillés ont connu leur heure de gloire. Camille tape le code du portillon et pousse Mathis devant lui. Au bout du préau, sur le seuil d’un local faiblement éclairé, un homme les regarde approcher. Ses cheveux coupés en brosse et sa barbe bien entretenue ont l’air d’avoir été coulés dans le même moule poivre et sel.

— Bonjour Norbert, le salue Camille. Je vous présente Mathis, mon frère. Il a treize ans. Enfin, il les aura en septembre. Mathis, je te présente Norbert Loisot, le propriétaire de cette maison.

Mathis s’avance vers l’homme qui ne fait pas un geste vers lui. Norbert Loisot est assis dans un fauteuil roulant.

La façade arrière de la maison est plongée dans la pénombre. Seul le halo d'un réverbère éclaire l'angle sud, en bout de lotissement. Une odeur d'herbe sèche récemment coupée parfume la nuit de juillet. Des cris et des rires retentissent dans la rue, des voix s'interpellent, un sifflement suivi d'une détonation traversent le ciel qui s'illumine d'une gerbe de couleur.

Soudain, une lueur danse sur la pelouse. L'étincelle devient flamme et rampe dans l'herbe sèche en direction de la façade. Elle rencontre un obstacle et se glisse sous la machine rangée le long du mur. La flamme grandit, l'odeur dégagée par l'huile et par l'essence couvre le parfum subtil de foin coupé. Le crépi noircit, les langues de feu grimpent à l'assaut d'une fenêtre tandis que la chaleur s'intensifie. Une épaisse fumée s'élève, s'infiltre dans les poumons à chaque inspiration, dévore la moindre parcelle d'oxygène et provoque une quinte de toux jusqu'à l'asphyxie totale.

Mathis se redresse dans le lit en se tenant la gorge à deux mains. L'air refuse d'entrer dans ses poumons. Ses efforts pour reprendre sa respiration ne font qu'aggraver la sensation d'étouffement. Quelqu'un vient d'allumer le plafonnier et tente de desserrer ses doigts crispés autour de son cou.

— Mathis ! Mathis, tu m'entends ? Calme-toi petit, je suis là, calme-toi.

— Peux pas... respirer...

Deux bras le plaquent contre un mur de chair. Il lutte pour se dégager de leur emprise.

— Calme-toi, tu fais une crise d'angoisse. Tu m'entends ? Je vais te lâcher et tu vas respirer dans le sac que je vais te donner. Tu es prêt ?

L'étreinte se relâche, puis un froissement parvient aux oreilles de Mathis. Son sauveteur place l'orifice d'un sac en papier contre sa bouche.

— Vas-y, prends ton temps, respire lentement et essaie de te détendre. Tu ne risques rien, ça va aller, je reste là, allez... expire... c'est bien...

La voix est grave et douce à la fois, le ton calme se veut rassurant. Mathis, calé contre le torse de l'inconnu, sent ses muscles se détendre un à un. La pression quitte sa poitrine. Une main lui enlève le sac en papier et il peut à nouveau respirer librement. L'adolescent bascule la tête en arrière et découvre le visage de son bienfaiteur. Des yeux d'un gris très clair le dévisagent. L'homme l'observe en silence, adossé à la tête du lit, les bras croisés dans une attitude fermée par rapport à l'altruisme dont il vient de faire preuve. Une fine bandelette recouvre une plaie au-dessus de l'arcade sourcilière gauche. Sa mâchoire carrée se contracte à

intervalles réguliers, comme s'il serrait les dents sur une colère rentrée. Ses yeux ne sont pas si clairs finalement, c'est le contraste avec la peau mate qui a donné cette illusion à Mathis. Il sent l'angoisse le saisir à nouveau lorsqu'il se souvient de la conversation dont il n'a pas compris grand-chose entre son frère et son colocataire sur l'aire d'autoroute. Il n'est pas le bienvenu, ce qu'il lit dans le regard contrarié le lui confirme. Puis soudain le visage de son vis-à-vis prend le parti d'un sourire complaisant.

— Aaron Letellier, se présente-t-il sobrement. Je suis infirmier aux urgences de l'hôpital Saint-Cyr. Ton frère a dû te parler de moi. Nous vivons en colocation dans cet appartement depuis trois ans.

Aaron déplie sa haute stature et présente sa tenue légère aux yeux ébahis de l'adolescent. Il est seulement vêtu d'un boxer noir. Son corps athlétique se dessine juste en dessous du plafonnier. Un instant, le regard admiratif du gamin amuse le jeune homme.

— Je dormais, précise-t-il. Camille est parti travailler, alors si tu veux déjeuner, c'est maintenant.

Il tourne les talons et, avant qu'il ne passe la porte, Mathis aperçoit la marque en forme de cercle dans son dos. Il ouvre la bouche pour poser la question, mais le jeune homme est déjà sorti de la pièce. Après un profond soupir pour se donner du courage, il récupère ses vêtements au pied du lit et s'habille.

Aaron s'affaire dans la cuisine lorsque Mathis le rejoint. L'infirmier a pris le temps d'enfiler un vieux jean et un tee-shirt informe, une tenue qu'il affectionne quand il ne quitte pas la maison. Il glisse un coup d'œil vers Mathis tout en introduisant des tartines dans le grille-pain.

— Tu veux quoi, un chocolat ? Il doit y en avoir dans le placard si ton frère en a laissé, les bols sont ici et tu trouveras du lait dans le frigo.

Aaron ouvre le four à micro-ondes, retire sa tasse de café et place sur le plateau le bol que lui tend le gamin. Le regard qui l'observe comme la dernière nouveauté de l'année le rend nerveux. Il sent venir la question à laquelle il n'aura aucune envie de répondre ; le petit fouineur n'a pas tout à fait atteint l'âge où l'on se tait quand il le faut.

Lorsque Camille lui avait annoncé la mort de ses parents, Aaron avait tout de suite compatie à sa douleur. Partager le quotidien d'une personne crée forcément des liens, cependant il y avait plus que cela, l'évènement avait réactivé chez l'infirmier un drame survenu dans sa petite enfance. Durant son séjour à Pleumartin, Camille avait évoqué le refus de Mathis de vivre chez ses grands-parents mais le ramener avec lui était resté une éventualité. Il avait compris qu'Aaron ne souhaitait pas un partage à trois de leur appartement.

La veille, jour de son retour, Camille n'avait pas donné signe de vie jusqu'en début d'après-midi. Aaron avait alors pensé que l'affaire était close et que le gosse ne quitterait pas la Vienne. Il dormait encore après sa nuit de travail lorsque son colocataire l'avait appelé. Mis devant le fait accompli, Aaron avait été contraint de libérer sa chambre et d'installer un lit d'appoint dans celle de Camille. L'adolescent avait besoin d'intimité, soutenait l'aîné ; il était inconcevable de l'obliger à partager l'espace d'un adulte. De plus, Camille estimait que le gosse se sentirait moins coupable d'investir le domaine privé d'un étranger plutôt que celui de son frère. Sur le coup, la pertinence de ce raisonnement avait échappé au jeune infirmier. Il était si furieux qu'après s'être acquitté de sa tâche, il était parti à son entraînement de rugby et s'était arrangé pour ne pas rentrer avant sa prise de service à 21 heures. Ce matin, son premier contact avec Mathis avait été un peu brutal. Il venait à peine de plonger dans le sommeil lorsque des râles provenant de la chambre voisine l'avaient réveillé. Lui qui s'était promis de s'impliquer le moins possible dans la vie de l'adolescent avait dû jouer les sauveteurs au saut du lit.

Mathis récupère son bol et s'assoit à la table en face d'Aaron. Un bouquet de fleurs presque fanées trône en plein milieu et lui cache la vue. Il le pousse sur le côté en découvrant par la même occasion un bout de papier coincé sous le vase. Aaron s'en empare, lit le message avec un froncement de sourcils et remet le bouquet à sa place. Au-dessus des fleurs, l'adolescent entrevoit le visage dévoré par l'ombre d'une barbe, un détail qu'il n'avait pas remarqué jusque-là. La lumière du jour lui apporte un angle différent. Ce qu'il avait pris pour une peau mate tient plutôt du bronzage.

— Tu as souvent ce genre d'angoisse, demande Aaron, ou c'est seulement depuis... ?

Le silence de Mathis lui donne la réponse. Il a de toute façon posé la question par pure formalité ; Camille lui a raconté les nuits entrecoupées des suffocations alarmantes de son frère. Il pousse vers lui les tartines, le beurre et la confiture de fraises.

— Je dois avoir de la phyto dans la pharmacie, ça ne te fera pas de mal. Mais si ça ne passe pas, Camille t'emmènera au groupe médical.

Il se lève et revient avec un flacon dont il extrait un comprimé de couleur brune.

— Garde le tube et prend-en trois fois par jour. OK ?

Mathis hoche la tête et entreprend de beurrer une tartine en lorgnant de temps à autre vers le cachet qu'il n'a pas envie d'avaler. Aaron le regarde sans intervenir. Aux urgences, il ne fréquente jamais très longtemps les gosses de cet âge, mais il sait que brusquer les victimes d'un traumatisme ne facilite pas le dialogue. Au contraire. Il se rend compte tout d'un coup que le seul moment où il a entendu la voix de Mathis, c'est lorsqu'il cherchait sa respiration.

Ses propres souvenirs d'enfance refont alors surface et le poignent en plein cœur. Il dissipe son malaise en retournant se servir un café, puis vient s'asseoir plus près du garçon.

— Si tu as besoin de parler, n'hésite pas, c'est important. Ce que tu as vécu est lourd à porter et il est possible que tu ne parviennes pas à le partager avec ton frère. J'imagine que tu te sens coupable d'avoir échappé à ce drame. Pourtant, sache que tu n'es en rien responsable de ce qui est arrivé à tes parents. Tu n'as rien à payer, tu comprends ? Tu ne dois rien à personne.

Mathis pose sa tartine, lentement. Il se retrouve dans la même situation qu'à la cafétéria de l'aire d'autoroute : la faim l'a quitté et la nausée a pris le relais. Il s'empare du comprimé à côté de son bol et l'avale péniblement avec une gorgée de son chocolat. Aaron le réconforte d'une légère pression sur son épaule.

— Il faut aller de l'avant maintenant. Camille va saisir le juge des affaires familiales pour obtenir ta garde légale et t'inscrire au collège. J'espère que tu parviendras à trouver ta place ici. Je ne te cacherai pas que ton arrivée me pose un problème de taille, mais si tu acceptes les règles de cette maison, tout devrait bien se passer. Maintenant, si tu as des questions, dépêche-toi avant la fermeture du guichet, j'ai une nuit de travail à récupérer.

Derrière sa frange trop longue, Mathis observe le jeune homme dont les efforts de conciliation sont visibles à travers le ton indulgent.

— J'ai qu'un rechange dans mon sac. Et j'ai besoin d'un fer à lisser aussi, ajoute-t-il en dégageant sa vue d'un mouvement de tête.

— Tu as surtout besoin d'un bon coup de ciseau, constate Aaron. Pour les problèmes d'intendance, il faudra t'adresser à Camille. Autre chose ?

— Vous avez quoi dans le dos ? Sous le tee-shirt je veux dire.

— Joker ! Si tu n'as plus de questions, je vais retourner me coucher. Je reprends mon service à 21 heures. J'ai vu que Camille t'avait préparé quelque chose pour le repas de midi, c'est dans le frigo. Je suppose que tu sais te servir d'un four à micro-ondes ?

Sans attendre la réponse, Aaron saisit la feuille posée à côté du vase, griffonne quelques mots dessus et tourne le dos à Mathis. Il se ravise sur le seuil de la cuisine et fait un pas vers l'adolescent un peu médusé par ce comportement étrange.

— Au fait, tu as eu l'occasion de croiser le propriétaire hier soir ? Camille débauche à 14 heures, alors je te conseille d'aller faire un tour en bas pour occuper ton temps avant son retour. Si tu parviens à mettre Norbert Loisot dans ta poche, tu augmenteras nos chances de rester dans cet appartement. C'est un original comme on n'en fait plus, j'ai bien peur que

l'arrivée d'un enfant ne lui plaise qu'à moitié. J'ai eu du mal à le convaincre que tu ne poserais pas de problème ; j'espère ne pas m'être trop avancé.

La dernière phrase ressemble à une question, appuyée par le sourcil rehaussé d'Aaron. Mathis approuve d'un hochement de tête, sans comprendre le comportement que l'on attend de lui. S'il s'agit de se taire pour ne pas prononcer le mot de trop, l'option lui paraît tout à fait jouable. Il n'a aucune envie d'entrer en conversation avec qui que ce soit, de toute manière.

Dès que le jeune homme a tourné le dos, Mathis s'empare de la feuille abandonnée sur la table. C'est une invitation à dîner, accompagnée de son coupon- réponse. L'incrédulité occupe l'esprit de l'adolescent durant une bonne minute. Le texte dactylographié comporte la date du jour inscrite à la main, ainsi que le menu du soir, en l'occurrence une paëlla. Sur l'emplacement prévu, Aaron a marqué son nom et celui de Mathis.

— Sans déc, marmonne le garçon. N'importe quoi !

Il aurait craint d'être tombé dans une maison de fous s'il ne connaissait pas si bien son frère. Dans son souvenir vieux de cinq ans, Camille était déjà un comique. Mathis repose la feuille sur la table et débarrasse son couvert sans avoir terminé son petit déjeuner. Il abandonne le tout dans l'évier après une demi-seconde de réflexion. Se mettre à la vaisselle dès le premier jour pourrait être considéré comme un acquis par ses hôtes. En revanche, flanquer un bouquet de fleurs fanées à la poubelle et replacer le vase au centre de la table s'avère moins contraignant. Un détour par sa chambre pour récupérer son iPhone, et Mathis quitte l'appartement en empruntant l'escalier extérieur. Il est à peine 10 heures, mais le soleil de juillet écrase la cour sous une chape de plomb. L'adolescent reste planté à l'angle du mur, ses écouteurs dans les oreilles. La perspective de croiser le propriétaire, comme le lui a suggéré Aaron, ne le tente pas beaucoup. Partir à la découverte de la ville lui semble plus utile. Après tout, il va vivre ici maintenant. Mathis décolle de son poste d'observation et se dirige vers le portail au rythme de *Dark Spirits* des Shadow of the Soul, un groupe de métal américain dont il est un fan absolu et qu'il rêve de voir sur scène.

Un détail gênant le retient devant le portillon : il ne connaît pas le code. La grille principale est munie d'un système électrique qui ne permet pas l'ouverture manuelle. Du moins, Mathis n'en trouve pas le mécanisme. Cependant, le portail mesure à peine un mètre cinquante ; l'escalader est donc un jeu d'enfant. Il s'apprête à s'élancer lorsqu'un projectile l'atteint dans le dos. Le caillou tombe à ses pieds, au milieu des gravillons. Il se retourne. À l'extrémité du préau, sur le seuil de son atelier, Norbert Loisot lui fait signe d'approcher. Mathis voudrait ignorer l'appel, mais l'air peu engageant du bonhomme et le souvenir des

recommandations d'Aaron l'en dissuadent. Il lâche un juron tout en arrachant les écouteurs de son iPhone et se dirige à contrecœur vers le propriétaire des lieux.

Norbert, ses mains gantées posées sur les roues de son fauteuil, regarde l'adolescent se diriger vers lui de sa démarche sautillante, le visage en partie caché par ses cheveux. À croire que le gosse s'est appliqué à tout balayer du même côté. Seul l'œil gauche a quelques chances de repérer le danger à travers une mèche plus courte. Il faudrait intégrer le radar d'une chauve-souris pour se déplacer sans risque avec une coiffure pareille.

— Bonjour M'sieur. Pardon, j'avais pas vu.

Mathis se retourne et évalue la distance jusqu'au portail. Pas besoin de ses jambes pour viser juste et loin, le vieux !

— Ton frère a oublié de te donner le code du portillon, constate Norbert. Je n'en suis pas étonné. 1105, tâche de le retenir. Comment s'est passée ton installation ? J'ai cru comprendre que M. Letellier t'avait cédé sa chambre.

Mathis danse d'un pied sur l'autre, peu enclin à échanger ce genre d'informations avec cet homme, tout proprio qu'il est. Ce n'est déjà pas facile d'avoir privé quelqu'un de son intimité.

— Camille dit que c'est mieux que je sois tout seul. Pour les devoirs et tout ça, quand je reprendrai les cours...

— Certes. Pour une fois qu'il ne dit pas de bêtises... Mais tout cela me paraît relever du provisoire. Bref ! Suis-moi, j'ai quelque chose à te remettre.

Norbert effectue un habile demi-tour avec son fauteuil et entre dans son atelier. Mathis le suit en soupirant sans bruit. Sa visite de la ville est bel et bien compromise, il le sent. Le vieux va le retenir toute la matinée.

La pièce est petite. La clarté de l'unique fenêtre ne suffit pas à rejeter les ombres. L'aide de l'ampoule nue au plafond y remédie à peine. Les pneus du fauteuil roulant tracent une empreinte dans la sciure et stoppent au milieu de l'atelier, non loin d'une machine dont Mathis ignore le nom aussi bien que la fonction. Il s'en contrefiche. Ce qui compte pour l'instant, c'est de savoir ce que le vieux attend de lui et de décamper au plus vite. Le souvenir des grands-parents Tournerie et du destin déplorable auquel il a échappé lui revient en mémoire. Quel âge peut avoir Norbert Loisot ? 40, 50 ans ?

— C'est un tour à bois, le renseigne Norbert devant son air interrogateur. Je viens de refaire l'ornement d'un pied de lit dans la chambre de M. Letellier. Enfin, dans la tienne maintenant.

Le menuisier lui montre l'objet, une boule ouvragée terminée par un piton qu'il ne reste plus qu'à visser dans son emplacement.

— J'espère que ça ira. Je n'étais pas là-haut pour prendre les mesures. Je me demande comment il a pu le casser, ce n'est pas du bois tendre pourtant.

Il tend l'ornement à Mathis. L'adolescent s'en saisit et, les sourcils légèrement froncés, tente de faire appel à un souvenir récent.

— Il n'y a plus qu'à le peindre. Letellier s'en chargera.

Mathis hoche la tête en silence. À son grand étonnement, il découvre qu'il n'a pas envie de quitter cet endroit. L'odeur prenante du bois et la fraîcheur relative de la pièce plongée dans une semi-pénombre ont quelque chose de rassurant. Un sentiment qu'il n'a pas ressenti depuis longtemps. Avant, il éprouvait ce réconfort dans le refuge de la chambre de Camille. À Pleumartin, quand la maison de son enfance existait encore, et que ses parents... Il s'agite. Sa gorge se serre et il sent monter l'angoisse, la peur de ne plus pouvoir respirer, comme lorsqu'il se réveille en sursaut après l'un de ses cauchemars. Norbert perçoit son malaise sans en deviner la cause. Il se déplace et choisit une pièce de bois parmi les chutes qui remplissent un coffre. Puis il s'élance sur le plan incliné et serre les freins de son fauteuil devant le tour à bois. Le plancher surélevé où il se trouve lui permet d'être à la bonne hauteur.

— Tu vois ce bout de bois ? On lui donne le nom de carrelet, puisqu'il est carré. Logique. C'est du merisier, mais il pourrait s'agir de n'importe quelle essence, même si certaines sont plus agréables que d'autres à travailler.

Mathis, une main sur sa gorge encore serrée, écoute et observe sans comprendre où le menuisier veut en venir. Norbert fixe le carrelet dans le tour à bois, enfile ses lunettes de protection, et met le moteur en route. La vitesse du roulement est telle que le bois prend l'apparence d'un cylindre. À l'aide d'une gouge, l'artisan commence à imprimer sa forme au carrelet. La sciure vole, son odeur emplit les narines de l'adolescent qui se rapproche, fasciné. Le tour ralentit quelques secondes, le temps pour Norbert de saisir sa gouge de profil, afin de dessiner des contours plus précis dans son ouvrage. Il ponce le bois avec une toile émeri et frotte sa pièce avec une poignée de sciure pour enlever les dernières imperfections. Puis il réalise les finitions avec une feuille de bois. L'échauffement produit un liseré brun aux endroits où elle entre en contact avec la matière. Lorsque Norbert coupe les rotatives de sa machine, Mathis, ébahi, contemple la forme qu'a prise le carrelet de départ.

— Un peu d'huile de noix pour lui donner une jolie couleur et voilà de quoi t'occuper.

Il détache la toupie qu'il vient de fabriquer et la présente à l'adolescent en la faisant tourner sur son établi. À la manière dont il imprime le mouvement à l'objet, entre le pouce et le majeur, Mathis remarque la phalange en moins à l'index de la main droite.

— J'ai pas dix ans, se défend le garçon sans conviction.

— Tu en as trois de plus, qu'est-ce que ça change ? Tu représentes la même chose aujourd'hui : une pièce de bois à dégrossir, qui se polira avec le temps.

Mathis fronce le nez, dérouté par la comparaison. L'image surréaliste de son corps pris dans les mâchoires du tour à bois lui vient à l'esprit.

— Tu veux rester manger avec moi ? reprend Norbert. Je sais que ton frère est du matin, cette semaine. Et Letellier doit dormir encore après sa nuit de travail. Allez, c'est dit ! N'oublie pas ta toupie et l'ornement du pied de lit.

L'adolescent n'a pas le temps de protester, le paraplégique est dehors. Planté au milieu de l'atelier, Mathis écoute le frottement des gants sur les roues, un bruit qui lui semble déjà familier. Il trouverait des tas de raison de décliner l'invitation si l'avertissement d'Aaron n'était pas en décalage avec l'accueil plutôt bienveillant de Norbert. Du coup, le bonhomme l'intrigue et il a envie de pousser plus avant sa découverte. La visite de la ville attendra. Il fourre la toupie dans sa poche, s'empare de l'ornement et sort de l'atelier. Il hésite sur le seuil de la cuisine de Norbert. Le menuisier est en pleine exploration de son frigo.

— Camille m'a préparé quelque chose pour midi, je sais pas quoi. Je peux aller le chercher si vous voulez.

— Pourquoi pas, approuve son hôte en posant sur le plan de travail une assiette recouverte d'un film plastique. Ton frère est aussi patient qu'un renard affamé devant un poulailler, mais c'est un excellent cuisinier, on ne peut pas lui enlever ça. Tiens, passe par là, tu iras plus vite, poursuit Norbert en désignant l'escalier intérieur qui mène à l'étage.

Mathis grimpe les marches et entre sans bruit dans l'appartement. Il pose l'ornement sur la table du salon et fait un détour par sa chambre, histoire de vérifier le point qui l'intrigue. C'est bien ce qu'il pensait, rien ne manque à son lit, qui d'ailleurs ne comporte aucun ornement. Après une courte bataille avec lui-même, il se dirige vers la seconde chambre, colle son oreille contre le battant, et tourne doucement la poignée lorsqu'il entend la respiration régulière du dormeur. La porte à peine entrebâillée, il jette un coup d'œil dans la pièce. Aaron est couché à plat ventre dans le lit d'appoint dont il n'a pas pris la peine d'ouvrir les draps. Le regard de Mathis glisse vers le dos du jeune homme. Il s'apprête à faire un pas en avant quand le corps bouge dans la pénombre. La vision de la carrure d'athlète sous le plafonnier de sa chambre s'impose dans l'esprit de Mathis. Il referme aussitôt la porte, les dents serrées sur sa

lèvre inférieure, tétanisé à l'idée d'être surpris en flagrant délit d'indiscrétion. Le désir de résoudre une énigme qui ne lui tient plus autant à cœur s'évanouit. Il se précipite dans la cuisine, s'empare du plat à four dans le frigo, et dévale l'escalier intérieur.

Deux heures plus tard, le portail électrique s'ouvre devant la 205 de Camille. Par la fenêtre de la cuisine, le jeune homme aperçoit son frère encore attablé avec son hôte. Le rire de Mathis lui parvient au moment où il coupe le moteur, ce qui fait naître chez lui une colère non justifiée. Le gosse l'a vu et s'avance à sa rencontre après avoir pris congé de Norbert. Camille l'en remercie mentalement, il n'aurait pas aimé s'imposer une conversation avec son propriétaire après sa matinée de travail. Les relations entre eux sont chaotiques, pour ne pas dire réduites au strict minimum.

— Norbert, il a trop kiffé ton gratin de légumes, complimente l'adolescent en courant derrière lui dans l'escalier. On a tout mangé.

Camille franchit la porte d'entrée et se dirige vers la cuisine en grommelant. Il s'apprête à poser le plat dans l'évier, quand il découvre la vaisselle du petit déjeuner.

— C'est quoi ça ? rouspète-t-il sans trop élever le ton de peur de réveiller Aaron. Il va falloir que tu t'y mettes, hein, je suis pas ton boy, moi !

Il se retourne et aperçoit le vase vide au milieu de la table.

— Elles sont où les fleurs qui étaient là ?

Cette fois, la panique est dans sa voix. Il ouvre la porte sous l'évier et voit le bouquet, enfoui tête la première dans la poubelle.

— Elles étaient presque toutes fanées, se défend Mathis. Qu'est-ce que tu fais ?

Camille a récupéré les fleurs et essaie tant bien que mal de sauver ce qui peut l'être.

— Tu touches plus jamais à rien dans cette maison, t'as compris. La cuisine, c'est moi, le rangement et la déco, c'est Aaron. Vaut mieux t'en souvenir si tu tiens à ta peau.

— Parfois, il faut mettre sa vie en danger pour en connaître le prix, déclare une voix sèche dans leur dos.

Aaron s'avance, une expression de colère terrible sur le visage. Camille se poste devant son frère, le bouquet profané entre les mains.

— Allez, laisse tomber, dit-il calmement. Comment tu veux qu'il sache ?

La rose fanée incline sa tête fatiguée. Les derniers rayons du soleil couchant accompagnent sa fin de vie. Elle peut tenir encore un peu, une nuit peut-être. Si la chance lui sourit, elle pourra même s'éteindre avec la naissance du jour.

Mais un claquement sec lui fait perdre l'équilibre. Une main la rattrape et l'envoie rejoindre ses sœurs. La chaleur de la terre s'élève et cueille au passage l'odeur envoûtante de ses compagnes endormies.

Pierrette dépose son sécateur dans le panier de fleurs fanées et soulève péniblement l'arrosoir trop lourd pour elle. Les douleurs de ses articulations vieilles de quatre-vingts ans lui rappellent qu'elle n'aurait pas dû le remplir autant.

— Madame Paris ! s'indigne une voix. Il faudra vous acheter un tuyau d'arrosage, depuis le temps que je vous le dis. Vous allez finir par vous faire mal.

Camille franchit le portail de sa voisine et s'empare d'autorité de l'arrosoir.

— Pourquoi vous attendez pas que j'arrive ?

Pierrette sourit, attendrie par ce grand gaillard toujours prêt à lui rendre service. Il vient aussi souvent que ses horaires de travail le lui permettent. Elle l'attendrait bien, oui, mais elle n'aime pas s'imposer. Après tout, elle pourrait demander de l'aide à ses enfants et même à ses petits-enfants. Ils n'ont pas l'idée de s'inquiéter de sa solitude, mais ils viendraient sans doute si elle les sollicitait.

— Je travaille pas ce week-end. Demain, j'irai vous l'acheter ce tuyau, et vous n'aurez plus qu'à allumer le robinet. Ce sera plus pratique, non ?

— Si vous le dites, mon petit.

Camille ronchonne et part remplir l'arrosoir en secouant la tête. Il prend un ton bourru pour s'adresser à la vieille dame, mais il ne sait pas exprimer autrement la tendresse et le respect qu'elle lui inspire. Elle est un peu comme une mère, celle qu'il n'a pas revue depuis cinq ans, qui est morte avant de lui avoir pardonné le chagrin que son départ lui a causé. En raison de son âge, elle pourrait même être sa grand-mère. L'image de Simone Tournerie vient à l'esprit de Camille et il la chasse. Non, Pierrette n'a rien à voir avec cette sorcière.

Dans sa chambre, planté devant sa fenêtre, Mathis observe le manège de son frère dans le jardin d'en face. Il se demande si Camille empoche un peu de fric en aidant la vieille dame.

C'est en tout cas ce qu'il exigerait à sa place. Sinon, à quoi ça sert de bosser avec des horaires à coucher dehors pour en plus se taper des extra gratuits. Il espère qu'il n'en est pas responsable. L'idée que son frère arrondisse ses fins de mois pour supporter la charge supplémentaire qu'il représente le gêne. Peut-être devrait-il se trouver un job lui aussi, ne serait-ce que pour assurer son argent de poche et les frais que va occasionner la prochaine rentrée. Ou bien reprendre ses petites affaires lucratives. Il doit y avoir des possibilités ici, comme à Pleumartin. Il suffit de rencontrer les bonnes personnes. Des Kylian, il y en a partout. Le rappel de son meilleur ami creuse un trou énorme dans la poitrine de Mathis.

L'adolescent regarde son frère traverser la rue et composer le code du portail. Il s'ennuie et Camille fait mine de ne rien voir. De quoi le week-end sera-t-il encore fait ? Entre un frère adepte des siestes sur canapé et un colocataire branché en permanence sur la chaîne sport, il y a de quoi faire son baluchon et prendre la route sans que personne ne s'en aperçoive. Aaron surtout le perturbe. Sa réaction à la vue du bouquet que Camille venait de récupérer dans la poubelle avait de quoi faire trembler toute une équipe adverse de rugby. Il n'a pas compris pourquoi l'infirmier était si furieux. Personne ne lui parle dans cette maison ; comment déterminer ce qu'il a le droit de faire ou non ? Ah si, si, il sait : obéir en silence et ne rien déplacer. Petite contradiction à ces injonctions : on lui reproche son mutisme et sa fainéantise.

Mathis entend la porte d'entrée s'ouvrir. Un coup frappé à sa chambre lui indique que Camille le cherche.

— Ouais !

La tête de l'aide-soignant fait son apparition dans l'embrasure.

— T'as faim ? Un peu faim, très faim, monstrueusement faim ?

La question posée sur le ton de la plaisanterie ne déride pas Mathis.

— J'me suis pas marqué sur l'invitation.

Ça aussi ! Le bout de papier qu'il avait découvert sur la table de la cuisine, le premier jour, n'était pas une exception. La formule s'intégrait dans l'organisation quotidienne des deux hommes, une méthode qui, selon Camille, avait fait ses preuves après trois ans de pratique. Elle lui évitait surtout de cuisiner pour la gloire, comme si la présence ou l'absence d'Aaron déterminait la qualité du repas. Mathis a du mal à digérer ce détail.

— Justement, répond Camille, j'ai pas laissé d'invitation aujourd'hui. Aaron est à l'entraînement. On se fait un MacDo ?

La perspective illumine le regard de l'adolescent l'espace d'une seconde. Pas plus.

— S'tu veux...

Camille soupire et entre dans la chambre. C'était bien plus simple quand le gosse avait cinq ans. Il l'installait sur ses genoux et une partie de chatouilles remettait tout en ordre. Là, il ne sait pas comment s'y prendre, d'autant plus que Mathis ne parle pas, ou peu. Comment définir ce qui le chagrine, en dehors du souvenir des parents qui doit le hanter autant qu'à lui ? L'adolescent fait encore des cauchemars. Il se réveille presque tous les matins en étouffant. Camille l'a conduit au groupe médical, mais le traitement prescrit ne s'avère pas très efficace pour l'instant. Peut-être, pour l'aider dans son processus de deuil, éprouve-t-il le besoin de revenir sur la tombe de ses parents ? Cela implique un retour aux sources aussi pénible pour l'un que pour l'autre, mais qui pourrait se révéler bénéfique.

— Allez, viens, ne reste pas enfermé comme ça. Je fais de mon mieux, tu sais, mais je peux pas me mettre à ta place, ni deviner ce que tu veux ou ce que tu ressens, même si je l'imagine. J'aimerais bien aussi que tu fasses plus d'efforts avec Aaron. C'est pas un mauvais mec, et puis on est trois à vivre ici, et faut créer des liens, sinon ça partira en vrille. Tu comprends ? Si ça te dit, Aaron travaille demain mais il est libre dimanche. On pourrait aller pique-niquer à Rogé. C'est un endroit sympa que tu vas apprécier, j'en suis sûr. Qu'est-ce que t'en penses ?

Mathis aimerait trouver le courage de lui avouer qu'il a envie d'être seul avec lui, tout simplement, qu'il en a jusque-là de l'infirmier tatillon et de ses crises de rangements. Si seulement Camille pouvait le comprendre sans avoir besoin de mettre des mots sur tout. Il a envie de revivre l'époque bénie où son frère l'emmenait partout avec lui, le temps où leur complicité les réunissait dans le même lit, à façonner des rêves insensés, le regard perdu dans les étoiles accrochées au Velux. C'est pas compliqué à deviner, ça, non ?

— C'est OK pour moi, répond-il sans conviction.

La base municipale de Rogé est située quelques kilomètres à l'est de la ville, dans un cadre boisé et verdoyant, agrémenté de tables de pique-nique et d'aires de jeux. Le site en bordure de Lot offre de nombreuses activités, de la promenade en bateau aux balades à pied ou à cheval dans le sous-bois.

Mathis retient un soupir d'agacement et jette un coup d'œil distrait au centre équestre que contourne la 205. Camille se gare à l'ombre, face au terrain de basket, et coupe le moteur. L'ambiance générale est morose. Les trois occupants de la voiture sont chacun plongé dans leurs pensées et personne ne songe à descendre. Aaron en particulier bataille avec l'image que fait naître dans son esprit la proximité des arbres. Il se voit soulever Mathis par son tee-shirt et le suspendre à une branche jusqu'à l'heure du départ. Au moins, il serait sûr qu'aucune bévée

ne viendrait ternir sa journée de repos. Ses efforts des premiers jours pour tenter d'entrer en relation avec Mathis, inspirés surtout par la compréhension des épreuves qu'il a subies, ont vite viré au cauchemar. La présence du gosse et les maladroites qu'il ne cesse d'accumuler lui pèsent de plus en plus. La plus grave a manqué de lui faire perdre son sang-froid. Lui seul pouvait décider de jeter le bouquet de fleurs qu'il avait choisi pour honorer la mémoire de sa mère. Lui seul !

Comme si cela ne suffisait pas, contradiction de l'adolescence, le gamin ne s'exprime que sur les sujets où il devrait se taire. Il ne donne pas son opinion quand on la lui demande, mais critique et conteste tout avec une insistance à la limite de l'insolence. Un comportement que lui-même n'aurait jamais osé opposer à son père. Leur seul point commun est la culpabilité dans la perte de leurs parents.

Camille quitte le premier l'abri rassurant de la 205. Il ouvre le coffre, envoie son ballon à Mathis qui l'attrape par pur réflexe, et s'empare de la glacière. Il vaudrait mieux que chacun fasse un effort ou la journée pourrait s'alourdir de plus d'heures qu'elle ne peut en contenir. La table la plus proche est libre, autant ne pas s'expatrier au fond des bois. Camille dépose sa glacière et s'installe sur le banc. Il regarde Mathis dribbler jusqu'au terrain de basket tout en consultant son iPhone, un appareil assez cher qu'il soutient avoir reçu pour Noël. Ses notes méritaient récompense d'après lui et les parents avaient réalisé son vœu. L'aîné aura bientôt l'occasion de vérifier ce qu'il en est. Il a inscrit l'adolescent dans le collège de la ville et le dossier scolaire devrait suivre. Camille se demande si son frère a gardé des contacts dans la Vienne. Il lui semble l'avoir entendu prononcer le nom de Kylian, l'un de ses amis sans doute. Perdu dans ses pensées, il ne voit pas Aaron se poster à côté de lui, les mains dans les poches.

— Une partie avant de manger, ça te dit ? propose l'infirmier en pointant le menton en direction du terrain.

Camille ouvre une bouche de poisson sorti du bocal.

— Tu plaisantes ! J'ai pas deux cœurs comme toi, moi ! Tiens, en parlant de ça, ajoute-t-il en tendant les clés de la 205 à son colocataire, j'ai oublié de descendre la couverture. Et à l'avant j'ai laissé mon bouquin, tu seras sympa.

Le soupir d'Aaron résume assez bien ce qu'il pense de la longue carrière oisive de Camille, son amour immodéré pour la bonne chère et les belles siestes, sans parler des périodes de régimes féroces qui, s'ils sont efficaces, n'en sont pas moins suivis d'une reprise en force du tour de taille. Il dépose les objets demandés aux pieds du jeune homme et rejoint Mathis. Le garçon marque ses paniers sans grand enthousiasme, les écouteurs de son iPhone

collés aux oreilles. Aaron intercepte le ballon, fait une passe digne d'un ailier, et part en courant vers le sentier.

— Allez petit, du nerf ! On va voir ce que tu as dans le ventre. Le premier arrivé au fond du bois.

Mathis tente de reprendre son souffle, le ballon logé au creux de l'estomac. Cet abruti de sportif ne sent même pas sa force ! Aaron fait du surplace en l'encourageant. Il se paie sa tête, c'est sûr. Mathis se redresse et démarre à fond. Le rugbyman lui laisse un peu d'avance avant d'entamer une foulée régulière sur ses talons.

Quelques minutes plus tard, Aaron émerge seul du sous-bois. Il rejoint Camille, allongé sur sa couverture, en pleine lecture de son polar. Il s'assoit à côté de lui, à peine essoufflé.

— Fonceur, mais pas persévérant, conclut-il, les avant-bras posés sur ses genoux.

— Tu t'attendais à quoi de la part d'un gosse de treize ans ? demande Camille sans lever les yeux de sa page.

— Je pensais qu'il aurait au moins la niaque de sa jeunesse.

L'aîné des Barberi mâchouille un brin d'herbe en relisant pour la troisième fois la dernière phrase de son chapitre. Il est agacé et tente de ne pas le montrer.

Le portable d'Aaron vibre dans sa poche au moment où le gamin sort du sous-bois. Il fronce les sourcils en consultant sa messagerie. Du coin de l'œil, il voit Mathis taper dans son ballon et se diriger vers eux. Il se connecte à Internet pour ne pas avoir à relever la tête et ménager ainsi la susceptibilité de l'adolescent. L'intermède lui permet d'aller faire un tour sur un forum qu'il a rejoint récemment. Le nom peu courant a retenu son attention, alors qu'il effectuait de simples recherches sur l'origine d'une expression. Le lieu de discussions s'appelle *Les Ignobles* et traite de l'intolérance de manière générale. Son intitulé, surtout, a attisé sa curiosité : *Ignobilis, les misérables sans noblesse, faut-il les pendre à la croisée des chemins comme autrefois brigands et voleurs ?* Différentes catégories permettent d'aborder des sujets très variés, allant du racisme à l'homophobie, en passant par les handicaps physiques et/ou mentaux, et tout ce qui maintient ceux qui en sont victimes en marge de la société. Aaron échange depuis la veille avec un membre inscrit sous le pseudo L5. Les interventions de l'homme, du moins se présente-t-il comme tel, l'agacent tout particulièrement, tant elles sont basées sur de stupides idées reçues. Le borné refuse de lâcher prise et Aaron sait déjà que la discussion ne mènera nulle part. Chacun restera sur ses positions. Après vérification, il constate que son interlocuteur n'a pas laissé de réponse à son message du matin. Il quitte la connexion et ferme son portable. En relevant la tête, il découvre Mathis posté devant lui dans une attitude de défi. Tout juste si le chant du coq ne résonne pas

dans l'air de midi. Aaron se ménage un temps de silence, la pensée encore occupée par le message qui lui a fait sortir son portable.

— Si on déballait ce que nous a préparé notre cuisinier ? propose-t-il soudain. J'ai faim après cette belle épreuve d'endurance.

— Ah ah ah ! ricane Mathis. Tu veux pas reconnaître que tu t'es planté, c'est ça ? Faut dire que c'est pas trop la gloire de gagner contre quelqu'un qui est pas entraîné. J'avais aucune chance, de toute façon, vu comment t'es taillé !

Aaron se lève lentement. Il débarrasse son jean de poussières imaginaires sans cesser de scruter le visage qui lui fait face. À se demander ce que le gosse peut voir à travers ses cheveux trop longs qui pendouillent devant ses yeux. Il s'approche et se penche vers lui.

— Écoute bien, petit : va toujours jusqu'au bout de ce que tu as entrepris. Même quand tu penses que tout est perdu, sauve l'honneur. C'est à cette seule condition que tu acquerras l'endurance d'un coureur de fond. Pourquoi tu as laissé tomber ? L'important c'était de tenter de gagner, pas de te trouver des bonnes raisons de perdre. Essaie de ne pas l'oublier.

— Ouais, c'est ça...

Mathis grommelle une suite inaudible de ce que lui inspire la tirade de l'infirmier. Il s'installe à la table de pique-nique et plante ses écouteurs dans ses oreilles avec un coup d'œil mauvais en direction de son frère qui n'a même pas pris sa défense. Camille est en train d'ouvrir la glacière lorsqu'il intercepte le regard de Mathis. Il tend la main et tire sur les fils d'un geste sec.

— Et range ça ou je te le fais bouffer ! ajoute-t-il pour appuyer le sermon d'Aaron. C'est vrai quoi, soit t'écoutes rien de ce qu'on te dit, soit tu fuis dès qu'on te cause. On va jamais y arriver !

Le jeune homme dispose le repas sur la table en silence. Plus personne n'a envie de parler. Mathis sent une sourde colère monter en lui et l'envahir tout entier. Il faut absolument qu'il trouve un moyen de se débarrasser de l'encombrant colocataire. Il est certain que la vie serait beaucoup plus simple sans lui, et surtout que ses relations seraient meilleures avec son frère. Ils pourraient retrouver la complicité d'autrefois. Mathis ne pense plus qu'à ça. Ce n'est pas possible autrement, il n'a pas vécu ce cauchemar pour céder la place qui lui est due à ce bouffon qui se permet de lui donner des leçons. Il a perdu ses parents de la façon la plus horrible qui soit, alors il n'a besoin des conseils de personne !

Camille est le seul à faire honneur au repas qu'il a préparé. Tout en chipotant quelques miettes, Aaron reconnaît en son for intérieur que peu de choses couperaient l'appétit du bon

vivant. De son côté, Mathis a repositionné discrètement ses écouteurs et évolue dans l'univers sombre des Shadow of the Soul qu'il repasse en boucle depuis que sa vie a basculé.

Le repas s'achève sur la même note de silence. Les deux hommes débarrassent la table, tandis que Mathis retourne taper dans son ballon. La fuite est effectivement le terme qui convient le mieux à son comportement. Camille sait qu'il devra tôt ou tard engager une conversation sérieuse avec son frère. La tension monte de jour en jour et menace de dépasser le seuil critique à chaque confrontation. La rentrée sera sans doute le bon moment pour repartir dans de meilleures conditions. Il suffit d'établir des bases saines, en accord avec toutes les parties, et de s'y tenir. Simple.

Mais Mathis n'est pas celui qui l'inquiète le plus. Il a compris que le gosse cherche la relation privilégiée avec lui. Une dualité qu'il a du mal à lui offrir, parce que la disparition de leurs parents est trop proche, et donc sujette aux larmes faciles. Camille a peur de montrer ses faiblesses et de perdre toute crédibilité aux yeux de l'adolescent lorsqu'il s'agit ensuite d'imposer des limites. Il n'a pas encore trouvé l'équilibre entre indulgence et fermeté.

— Si tu ne lui parles pas, c'est moi qui le ferai, déclare Aaron d'un ton catégorique. Je n'ai pas à me mêler de son éducation, mais il partage mon quotidien et je ne vais pas supporter plus longtemps son insolence.

Camille est assis sur la couverture, son polar entre les mains. Un bon moyen de fuite là aussi. Il lève les yeux vers l'infirmier, debout à quelques pas de lui. Le jeune homme a la même expression de colère que lorsque Mathis a jeté le bouquet de fleurs.

— Je lui ai déjà parlé. Laisse-lui le temps...

— D'autres en ont eu moins et s'en seraient contentés !

— Tu crois que je le sais pas ? s'emporte Camille.

Il se calme aussitôt avec un regard inquiet en direction de Mathis. L'adolescent n'a rien entendu et continue de taper dans son ballon, ses écouteurs vissés aux oreilles.

— Mélange pas ton histoire avec la sienne, reprend-il plus bas. On va réfléchir aux règles à établir, et on lui dira ensemble ce qu'on attend de lui. Après tout, t'es aussi concerné que moi par son comportement.

— Pas pour longtemps si tu veux mon avis. Tu n'as pas l'air d'avoir conscience du caractère provisoire de la situation. Nous ne pourrons vivre indéfiniment à trois dans ces conditions. Il faudra que l'un de nous deux prenne la décision d'aller s'installer ailleurs.

Camille baisse la tête, incapable de trouver les mots pour contrer cette évidence.

— Rachel voulait passer aujourd'hui, poursuit Aaron sans suite logique avec ce qui précède.

— Et alors ?

— Rien. Je n'ai pas répondu à son message.

Camille se laisse tomber sur la couverture et se cache le visage avec son livre ouvert.

— Il nous manquait plus que ça, marmonne-t-il.

Aaron s'allonge à son tour, les mains derrière la tête. Il ferme les yeux et glisse doucement dans le sommeil. Des éclats de voix le réveillent. Il se redresse, les sens en alerte. Sur le terrain de basket, une altercation oppose Mathis à un garçon plus âgé. Ils semblent se disputer le ballon qu'aucun des deux ne veut lâcher. Camille s'assoit et découvre la scène en même temps qu'Aaron. Il soupire en consultant sa montre : 16 heures. Ils se sont endormis en laissant le gosse sans surveillance. Tous deux se lèvent. Camille secoue la couverture pendant que Mathis en vient aux mains avec son adversaire. Les deux hommes échangent un regard et, sans qu'il soit besoin de prononcer un mot, s'avancent vers les antagonistes. Mathis les voit deux secondes avant que le poing de son adversaire ne fonce vers sa mâchoire. Le coup n'a pas le temps d'atteindre son but, Camille et Aaron saisissent le belliqueux chacun par un bras et le décollent de terre d'un seul mouvement. Le garçon, âgé d'une quinzaine d'années, pousse un cri de surprise lorsqu'il se retrouve à la hauteur des deux visages qui l'observent sans aménité.

— Tu devrais aller jouer ailleurs, conseille Camille. Je crois que ta maman t'appelle.

Les deux hommes lâchent l'adolescent en même temps et le jeune part en courant sans demander son reste. À terre, Mathis se frotte la mâchoire comme si l'autre l'avait réellement touché. Puis il regagne le parking en driblant comme si rien ne s'était passé.

Devant le 30, rue Jeanne d'Arc, Aaron actionne la télécommande du portail électrique. La grille est suffisamment ouverte pour laisser passer la voiture quand une silhouette apparaît à côté de l'escalier. À l'arrière du véhicule, Mathis a une vue imprenable sur le profil des deux hommes. L'air contrarié de son frère lui indique que la visite n'est pas pour lui. La femme s'avance jusqu'à la première marche. Elle est brune et porte ses cheveux longs relevés en queue de cheval. Impossible de connaître la couleur de ses yeux derrière les lunettes de soleil, mais Mathis sait qu'elle le regarde lorsqu'elle tourne la tête vers eux.

Le dessin des lunettes de soleil est imprimé sur le miroir. En se plaçant à la bonne hauteur, on a une idée de la tête super cool qu'on s'offrirait en les chaussant. De quoi se remonter le moral avant d'entamer sa journée. Mathis change de position et observe son reflet dans la glace. Malgré ses efforts, il ne parvient pas à déceler une trace de culpabilité dans son regard. Il a pourtant trahi la confiance de son frère. Enfin, pas tout à fait ; l'emploi du temps de son année scolaire porte bien la signature de Camille. L'autorisation de sortie pour absence du professeur de français, de 15 heures à 17 heures, est une imitation de la signature de Camille. Nuance. Son frère n'en saura rien, du moins pas avant de recevoir le bulletin trimestriel où sont répertoriées les absences. D'ici là, il a le temps de développer une argumentation un peu différente de celle qu'il servait à ses parents. Le souvenir des disparus le prend de court et, comme chaque fois, la sensation de ce qu'ont dû être leurs derniers instants le saisit à la gorge. Il porte une main à son cou et sort en vitesse de la salle de bains, en proie à une quinte de toux. Les larmes lui montent aux yeux. Il les essuie d'un geste rageur, honteux de lutter encore chaque jour pour surmonter sa peine. Ses parents seraient vivants s'ils n'étaient pas rentrés chez eux cette nuit-là. Deux mois bientôt et la pensée de leur mort atroce ne cesse de le hanter. Il aurait dû être avec eux, parce que franchement, pour l'instant, ça ne vaut pas le coup de leur avoir survécu.

Mathis jette un regard anxieux autour de lui et reprend pied dans la réalité. Il est dans la chambre de Camille, et juste avant de se poster devant le miroir de la salle de bains privative, il regrettait que son frère ne lui ait pas cédé son propre espace. Il aurait eu ainsi le sentiment d'avoir son petit appartement. La pièce est aussi plus spacieuse. Le lit d'appoint est rangé le long du mur opposé. Les deux hommes se sont créé chacun un coin d'intimité. Mathis se demande combien de temps Aaron va accepter cette situation. Il le sent de plus en plus nerveux, et n'ose plus déplacer le moindre objet, de peur de s'attirer les foudres de l'infirmier. Le contraste avec l'homme posé qu'il a découvert le premier matin ne cesse de l'interroger. Certes, il a vu dans son regard qu'il n'était pas le bienvenu, mais l'accueil froid a pris des proportions glaciales au fil des jours. Surtout depuis l'épisode des fleurs. Comment pouvait-il imaginer que cette période correspondait au vingt-troisième anniversaire de la mort de sa mère ?

Mathis fait le tour de la chambre sans trop savoir ce qu'il cherche. Depuis qu'il a repris l'école, il lui est plus difficile de se retrouver seul dans la maison. Or, la visite de la femme brune, quelques jours auparavant, et son identité tenue secrète par les deux hommes ne quittent pas l'esprit de l'adolescent. Une atmosphère lourde règne dans l'appartement depuis son passage. Mathis a souvent eu l'occasion de surprendre des messes basses où seuls le prénom « Rachel » et la phrase « Il faudra bien qu'il sache un jour » ont émergé. Voilà pourquoi il a voulu profiter de l'absence de son prof pour organiser une fouille en règle. Il espère découvrir une trace de Rachel, en particulier dans les affaires d'Aaron. Une entreprise risquée mais primordiale à ses yeux. L'idée que les deux hommes se disputent la même femme lui plaît assez, car la finalité de cette relation l'arrange, quelle qu'elle soit. Elle pourrait lui permettre de partir vivre ailleurs avec son frère, soit en laissant la fille seule avec Aaron, soit en trouvant le moyen de s'en débarrasser si elle est intéressée par Camille. Mais Mathis en doute, vu la façon dont il la regardait.

Il ouvre l'armoire. La penderie est partagée en deux et toutes les étagères sont pleines. Mathis repère facilement les piles d'Aaron, ce sont les mieux rangées. Il tend une main hésitante, se décide à soulever un tas de tee-shirts, puis un autre, en remettant tout bien à sa place chaque fois. L'étagère tout en haut n'est pas à sa portée. Il règle le problème avec une chaise et balaye méthodiquement la surface. Ses doigts heurtent un objet légèrement bombé. Il s'agit d'un coffret, fermé par un petit cadenas, dont évidemment il n'a pas la clé. Il ne sait pas quel secret elle contient, mais une chose est sûre, jamais il ne l'apprendra. Le garçon replace la boîte au même endroit avec un soupir. Il a imité la signature de son frère pour rien, à part pour s'épargner deux heures d'études. Il range la chaise et consulte son portable. Bientôt 15 h 30. Camille ne va pas tarder.

Mathis sort de la chambre et se dirige vers l'escalier intérieur. On y accède par une porte qui, elle, ne possède aucune clé. Ce serait bien inutile puisque Norbert ne peut aborder la partie haute de la maison. C'est par là que Camille ou le plus souvent Aaron descendent lorsque leur propriétaire a besoin d'aide. Un cas de figure qui ne s'est pas encore présenté depuis que Mathis vit ici. Il dévale les marches sans discrétion, histoire de prévenir Norbert de son retour. Un jour, il a surpris le paraplégique en train de vider sa poche urinaire dans les toilettes. Le panneau coulissant de la salle de bains était resté ouvert. L'adolescent avait été plus gêné que Norbert.

Le menuisier n'a pas quitté la cuisine. Il a allumé son ordinateur portable mais semble s'en désintéresser. Quelque chose doit le tracasser, car il s'est servi une tasse de café et remue un sucre imaginaire avec la cuillère qu'il tient entre le pouce et le majeur. Il a laissé traîner

une phalange de son index droit trop près d'une scie circulaire lorsqu'il était apprenti. « Il faut croire qu'il était plus long que les autres », l'avait-il renseigné quand Mathis avait posé la question.

— Tu n'as pas trouvé ton livre, Batman ?

Le surnom amuse Norbert. Comme son *alter ego*, il est persuadé que le vrai Mathis se cache sous la frange trop longue de ses cheveux.

— Nan. J'espère que je l'ai pas paumé, j'vais me faire tuer sinon.

Norbert rit tout bas, tandis que l'adolescent opère une diversion en se dirigeant vers le frigo. Le gosse lui plaît. Il n'imaginait pas une telle conclusion lors de leur première rencontre. Pourtant, très vite, il a décelé chez lui des similitudes avec sa propre histoire. Sans qu'aucun mot n'ait été échangé à ce sujet, il sait que le même sentiment de culpabilité les réunit. Mathis passe de plus en plus de temps en sa compagnie. Norbert ne peut s'empêcher de voir en lui l'enfant qu'il n'a pas eu avec Anna.

— Norbert, j'peux prendre une bière ?

— Certainement pas !

Mathis referme le frigo en ronchonnant et vient s'asseoir à la table. Il observe pendant un moment le sillage de la cuillère dans le liquide sombre, puis avise l'écran de l'ordinateur ouvert sur une page Internet. Norbert surprend son regard et rabat le couvercle avant qu'il ait le temps d'identifier ce qui le rend si perplexe.

— Qu'est-ce que tu manigances ? questionne-t-il en cessant son tour de tasse. Ce n'est pas un livre que tu cherchais là-haut, n'est-ce pas ?

Mathis baisse la tête, un geste inutile, car le rideau de ses cheveux lui permet d'espionner qui il veut et ce qu'il veut en toute discrétion. Ses doigts pianotent sur la table en chêne, il gesticule comme s'il était assis sur une poignée de pointes et finit par lever les yeux.

— Norbert... La fille qui était là l'autre jour... vous l'avez vue ? Elle s'appelle Rachel, je crois. Vous la connaissez ? Qui c'est ?

« Nous y voilà », pense Norbert. La cuillère reprend son circuit autour de la tasse, un peu plus rapidement qu'à l'habitude.

— Ne me dis pas que tu as fouillé dans les affaires de ton frère ou dans celles de Letellier ! Je ne sais pas qui est cette femme, Mathis. Je n'avais même pas une idée de son nom avant que tu me le dises. La vie privée de mes locataires ne me regarde pas, tu comprends ? Et elle ne te regarde pas non plus. Chacun est libre de fréquenter...

— Je m'en fous de qui ils fréquentent, s'insurge l'adolescent. Ce que je veux, c'est savoir lequel des deux se la fait. Ça m'arrangerait qu'Aaron se casse d'ici. J'peux plus le

saquer ! J'veux être tout seul avec Camille. L'infirmier, il arrête pas de me surveiller. J'peux rien toucher sans me faire engueuler. Faut rien déplacer, rien bouger même pas d'un millimètre. Il est malade ce mec ! J'veux me barrer d'ici !

Norbert abandonne la cuillère dans son café et pousse la tasse à l'autre bout de la table. Puis il empoigne le gosse par le bras et l'attire vers lui.

— D'abord, tu vas te calmer ! ordonne-t-il sèchement. Et ensuite, respecter ceux qui t'offrent la sécurité. N'oublie pas pourquoi tu es ici. Tu n'aurais pas quitté la Vienne si ton frère avait décidé de te laisser à la garde de tes grands-parents. Letellier partage son loyer avec Camille, mais il n'était pas obligé d'accepter ta présence, tu as un peu trop tendance à occulter ce détail et à ne voir que ce qui t'intéresse. Je ne connais pas bien le passé d'Aaron, mais pour le peu de confidences qu'il m'a faites, je peux te dire que ce qui t'est arrivé n'est rien comparé à ce qu'il a vécu...

— Ben justement, j'veux savoir ! s'écrit Mathis en se dégageant de l'emprise de Norbert. Ils me disent rien. Ils parlent toujours à voix basse et ils se taisent dès que j'arrive. Vous croyez que c'est facile de vivre ça ? Ouais, il a plus sa mère, je sais, et moi j'ai perdu mes deux parents. Alors, c'est quoi le pire, hein ?

Norbert soupire. Il laisse tomber ses mains sur les roues de son fauteuil et s'éloigne. Cette conversation prend un tour dangereux. Mathis est trop jeune pour entendre la vérité, et de toute façon ce n'est pas à lui de la mettre à jour.

— Chacun a son histoire, Mathis, et chacun se débrouille comme il peut avec ce qui l'a construit. Aaron est un excellent professionnel, compétent, fiable, à l'écoute. Ce sont des qualités que j'apprécie chez lui, mais il est possible aussi que dans le privé ces qualités deviennent des défauts. Tu n'as pas d'autres choix que de suivre les règles qu'il t'impose tant que tu vis sous le même toit que lui. Tu comprends ?

— Ouais, ça, j'ai compris, c'est pour ça que j'veux me casser avant que Camille lui ressemble. Et j'ai pas à suivre ses règles, il est rien pour moi.

Norbert est sur le point de répliquer que ce détail n'entre pas en ligne de compte dans le respect qu'il doit à ses aînés, lorsque le grincement du portail électrique attire son attention. Mathis l'a aussi entendu. Il se lève et se place en retrait de la fenêtre, au cas où son frère le verrait malgré les rideaux tirés. Il a reconnu la 205. La portière claque et Camille monte quatre à quatre les marches de l'escalier en pierre. Puis la porte d'entrée s'ouvre et se referme. Le silence suit. Mathis a souvent remarqué, lorsqu'il se trouve chez Norbert, que l'isolation est parfaite. On n'entend absolument rien de ce qui se passe là-haut.

Norbert observe le garçon et peut presque suivre chacune de ses pensées.

— Il ne sait pas que tu sortais plus tôt aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Mathis tourne la tête vers lui. Le menuisier arbore son air le plus sévère, les bras croisés en signe de désaccord. L'adolescent ne se démonte pas pour autant, il a l'habitude de ce genre de situation, et il est plutôt difficile de le prendre en défaut.

— Je lui dirai ce soir. Hier, il a débauché à 22 heures quand je dormais, et ce matin il était pas réveillé. Je sais qu'il aurait signé l'autorisation de sortie de toute façon.

Ce qui est loin d'être une certitude. Les deux hommes jonglent avec leur emploi du temps pour ne pas laisser l'adolescent seul après les cours. Ils ne pourront pas tenir ce pari tout au long de l'année, mais essaient de faire coïncider au maximum leurs horaires pour que l'un d'eux soit à la maison en fin d'après-midi. Camille a obtenu sa garde auprès du juge, mais il devra rendre des comptes régulièrement. Un adolescent livré à lui-même ne va donc pas dans son intérêt.

— À toi de décider, finit par conclure Norbert. Mais si ce n'est pas toi qui le lui dis, je m'en chargerai. Tu comprends ?

— Ouais. Me demandez pas toujours si je comprends. Je suis pas un débile.

Norbert penche la tête comme s'il se posait la question, puis sourit. Mathis consulte discrètement son portable. 16 heures. Il va falloir tuer le temps jusqu'à 17 heures, parce que là, il sent que Norbert va le sommer de parler tout de suite à Camille. Il passe près de l'escalier intérieur et rejoint le menuisier dans le salon. Une diversion serait la bienvenue. Mathis la trouve dans le cadre posé sur le guéridon qui occupe un angle de la pièce. Le portrait d'une rousse aux yeux verts lui sourit timidement. Ce n'est pas la première fois qu'il voit cette photo, mais il n'a jamais osé questionner Norbert à son sujet. Il prend le cadre et examine la fille de plus près. Le paraplégique le surveille du coin de l'œil, peu enclin à aborder cette partie de sa vie, surtout avec un enfant. Il se plonge dans un magazine, en faisant mine de chercher un article important. Mathis repose le portrait avec précaution. Aaron lui a appris à prendre soin de tout ce qu'il touche, en particulier de ce qui ne lui appartient pas.

— C'est votre fille, Norbert ?

Le menuisier feuillette en silence sa revue professionnelle, conscient que le gosse n'est pas du genre à laisser tomber aussi vite.

— C'est ma femme quand elle avait vingt ans, répond-il à contrecœur. Elle est morte il y a cinq ans.

Il a donné la dernière information en supposant qu'elle faisait partie des questions du garçon. Au moins, c'est dit. Reste à savoir s'il veut en connaître les circonstances. Mathis ouvre la bouche, la referme. Le silence devient pesant.

— Cette maison appartenait à mon beau-père. Il nous l’a offerte quand nous nous sommes mariés, Anna et moi. Le bas était inhabitable, alors nous nous sommes installés à l’étage. Nous y avons vécu pendant treize ans. Anna voulait que j’emménage le rez-de-chaussée, mais je travaillais beaucoup à l’époque et je manquais de temps.

Norbert referme la revue et la lance sur la table basse. Mathis évite de le regarder, comme si cela pouvait l’encourager à parler. La curiosité malsaine n’incite pas à se livrer.

— Elle voulait un enfant mais elle était stérile. Sa santé a commencé à décliner quand elle a eu les résultats de ses examens. Un soir, je suis rentré du travail et je l’ai trouvée pendue à une poutre de la salle à manger. Voilà, tu sais tout.

Une boule se forme dans la gorge de Mathis. Il regrette d’avoir sollicité ces confidences, même s’il ne l’a pas fait explicitement. Il se posait des questions depuis le début sur la solitude du propriétaire des lieux. Pour détourner les images du corps se balançant dans le vide, il dit :

— Vous auriez pu adopter un enfant.

Norbert fait demi-tour avec son fauteuil et se dirige vers sa chambre. Il trouve la revue qu’il cherchait sur la table de nuit, la feuillette et s’arrête sur une page. Il plie le magazine et montre la photo à Mathis.

— Regarde ce modèle de bureau. Tu n’aimerais pas avoir le même dans ta chambre pour ton anniversaire. Quelle date déjà ? Le 21 de ce mois, c’est ça ?

— C’est ça, approuve Mathis, dans une semaine, vous aurez pas assez de temps. Mais c’est vrai que je fais mes devoirs sur mon lit.

— Tu auras ton bureau dans une semaine, affirme le menuisier. J’ai commandé le bois et il sera livré demain.

Mathis hoche la tête en signe de remerciement. Norbert essaie de détourner la conversation, et il trouve ça normal, mais il ne peut pas s’empêcher de poursuivre son idée.

— Il vous reste une photo, moi j’ai rien, la vieille Tournerie n’a pas voulu m’en donner une. J’ai plus que mon sac Puma, mon iPhone et un rechange. Enfin, j’avais. Camille a pas fait le radin, je reconnais.

— Ils te manqueront toute ta vie, mais la peine sera moins grande avec le temps.

La sortie de Norbert prend Mathis de court. L’angoisse est à nouveau là et lui serre la gorge. Il essaie de respirer calmement comme le lui a appris Aaron.

— Votre... accident... C’était avant ou après la mort de votre femme ?

La porte d'entrée de l'appartement du haut claque au moment où Norbert allait répondre. Mathis s'étonne dans son for intérieur. Il se demande si Aaron est rentré ou si Camille est ressorti. Il n'a plus de vue sur la fenêtre de la cuisine depuis le salon.

— C'était le jour de son enterrement, à la nuit tombée. Mon beau-père et mon beau-frère avaient emménagé le rez-de-chaussée pour que je m'y installe. Ils étaient partis lorsque j'ai entendu du bruit à l'extérieur. Ça provenait de mon atelier. Ils étaient au moins deux, puisque le coup est arrivé par derrière. Mon agresseur m'a brisé la cinquième lombaire avec une barre de fer. J'avais eu une altercation avec deux hommes en revenant de la sépulture, et j'ai cru qu'ils étaient responsables de mon agression. L'enquête s'est orientée dans ce sens, mais les accusés avaient un alibi en béton. Ensuite, des témoins ont affirmé avoir vu deux jeunes rôder dans le quartier ce soir-là. Ils étaient connus de la police et n'en étaient pas à leur coup d'essai. Ils les ont arrêtés, mais moi, tu vois, je porte un nom qui ne me sert plus à rien.

Mathis avale sa salive, incapable de prononcer le moindre mot. Norbert avance dans sa direction et freine ses roues à deux pas de lui.

— Retiens ça, petit, il y a toujours des situations pires que celle dans laquelle tu te trouves. Bien souvent, quand on en prend conscience, ça évite de pleurnicher trop longtemps sur soi-même. On n'a pas d'autre possibilité que d'avancer.

Ou de choisir la solution d'Anna. C'est ce que pense très fort Mathis sans oser le prononcer à haute voix.

— Allez, trêve de confidences. Tu devrais remonter maintenant et t'atteler à tes devoirs pour demain. Je suis certain que tes professeurs n'ont pas manqué d'occuper ta soirée.

Mathis hoche la tête et part en reculant vers l'escalier.

— Tu n'oublieras pas de parler à ton frère, rappelle Norbert.

— Promis... Merci Norbert. À demain.

Mathis se retourne et grimpe les marches sur la pointe des pieds. S'il peut attendre un peu pour mettre son frère en pétard ce n'est pas de refus. Il préfère vérifier d'abord que son colocataire est absent. Une faute avouée en tête à tête sera plus gérable. Mathis n'aime pas trop sentir le regard d'acier sur lui quand son frère le houspille. Maintenant, Camille est peut-être ressorti tout à l'heure, lorsqu'il a entendu la porte claquer pour la deuxième fois. Dans ce cas, l'appartement est vide et le danger limité. Il lui suffit de se réfugier dans sa chambre et de pointer son nez après 17 heures, en imitant le gars qui revient de l'école. « Comment ça tu m'as pas entendu rentrer ? J'suis là depuis un quart d'heure ! »

Mathis s'immobilise derrière le battant et retient sa respiration pour mieux guetter le moindre mouvement. Il pose la main sur la poignée et la bascule millimètre par millimètre.

Puis il pousse la porte, les yeux clos, persuadé que son frère squatte le canapé du salon, même s'il n'entend pas la télé. Il passe la tête par l'ouverture. Personne en vue. Les sens sur le pied de guerre, Mathis fait un pas dans la maison et referme la porte avec autant de précautions qu'il a mis à l'ouvrir. L'appartement est vide, il en est presque sûr, mais il préfère jouer la prudence et renonce à faire un détour par la cuisine. Il se dirige à pas de loup vers sa chambre. Un cri le fige alors qu'il est parvenu au niveau de l'entrée. Il jette un regard affolé autour de lui. Personne. Aucune main ne l'a pris par le collet pour lui hurler à l'oreille tout le mal qu'il pense de sa supercherie.

Tétanisé, Mathis n'ose plus faire un pas. Le bruit provient de la chambre de Camille. Le cri s'est transformé en soupir. L'adolescent serre les poings. Il sait ; il a compris. Camille n'est pas sorti tout à l'heure, c'est la fille qui est entrée. Rachel ! Ils sont en train de...

— C'est pas vrai ! grince-t-il tout bas.

Lui qui l'imaginait intéressée par Aaron ! Alors Camille était jaloux, tout simplement, voilà pourquoi il allongeait cette tête de déterré l'autre dimanche. Mathis parvient à relâcher assez ses muscles pour détacher ses semelles du plancher. Il s'approche de la porte derrière laquelle les gémissements et le souffle saccadé de l'autre partenaire s'amplifient. Il colle son œil à la serrure, mais lorsque sa vue s'est habituée à la semi-pénombre, ce qu'il découvre lui procure l'effet d'un direct au creux de l'estomac.

À genoux sur le lit, Camille agrippe le corps qui lui tourne le dos. Le mouvement de va-et-vient lui arrache des plaintes étouffées. Son profil révèle le plaisir intense de la jouissance. La silhouette plaquée contre lui se cramponne à l'ornement du pied de lit, la tête rejetée en arrière. Mais il ne s'agit pas de Rachel. C'est Aaron.

La vue de Mathis se brouille. Un cri résonne. Le sien. Dans la chambre, les deux hommes cessent leurs ébats et regardent dans sa direction. Les yeux remplis de larmes, Mathis tourne les talons et court vers la porte d'entrée qu'il ouvre à la volée.